

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

3^{me} année, No 140—Samedi, 8 janvier 1887
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



N. BERNATCHEZ,
DÉPUTÉ (LIBÉRAL) DU COMTÉ DE MONTMAGNY



ELIE HERCULE BISSON,
DÉPUTÉ (NATIONAL) DU COMTÉ DE BEAUHARNOIS



JULES TESSIER,
DÉPUTÉ (LIBÉRAL) DU COMTÉ DE PORTNEUF

PARLEMENT DE QUÉBEC

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 8 Janvier 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Le parlement de Québec.—Poésie : Aux politiciens, par J.-B. Caouette.—La fête des Rois.—La fosse de Montcalm.—Les Canadiens des États-Unis.—Les mœurs de l'Inde.—Après dîner.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Jean-Jeudi (suite).

GRAVURES.—Portraits des députés du Parlement de Québec : M. N. Bernatchez ; M. Elie Hercule Bisson ; M. Jules Tessier.—Les glissoires du Parc de la Montagne, Montréal.—Fakirs et jongleurs de l'Inde.—Gravure du feuilleton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES . . . \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



ENTRE-NOUS

Je ne crois pas qu'il y ait deux français qui, se rencontrant, ne s'abordent en se demandant :

Aurons-nous la guerre ?

C'est la question du moment.

Les bruits les plus graves nous arrivent des bords du Rhin et de la Seine, je pourrais même dire, pour être plus vrai, de tous les coins de l'Europe.

La France complète son armement, l'Allemagne masse ses troupes au pied des Vosges, la Russie appelle ses réserves, l'Autriche fait fabriquer des sabres et des fusils ; on entend partout le bruit des canons et des fourgons roulant sur les chemins ; des millions d'étincelles jaillissent des forêts de bayonnettes ; on sent déjà une vague odeur de poudre, les chevaux hennissent.....

Chacun cependant affirme qu'il ne désire que la paix et que, s'il met tant d'hommes sur pied, c'est par pure précaution, pour ne pas être surpris par son voisin.

Car après soixante siècles d'existence l'humanité en est encore là ; à une époque où on se vante tant de ne suivre que les règles de la raison de la philanthropie et du bon sens, c'est toujours la force qui règle les différents entre les peuples, souvent même point n'est besoin de désaccord pour provoquer une attaque, l'ambition d'un homme suffit pour mettre deux pays en feu.

Bossuet a dit quelque part :

"Ce fut après le déluge que parurent ces mangeurs de provinces que l'on a nommés *Conquérants*, qui, poussés par la seule gloire du commandement, ont exterminé tant d'innocents..... Depuis ce temps, l'ambition s'est jouée, sans aucune borne, de la vie des hommes ; ils en sont venus à ce point de s'entre-tuer sans se haïr : le comble de la gloire et le plus beau de tous les arts a été de se tuer les uns les autres !"

. De nos jours, le conquérant n'a pas de nom particulier, ce n'est pas une personnalité, c'est une trinité, trinité détestée, nuisible, fatale, qui ne sait que détruire, composée de Guillaume, Bismark et de Molke, et que l'on désigne sous un nom collectif : l'Allemagne.

Allemagne nouvelle, vieille de vingt ans à peine, formée de conquêtes, de vols de villes libres, empire uni par des chaînes que la rouille commence déjà à ronger et qui se désagrègera au premier souffle de liberté.

Une seule pensée a animé ces trois hommes pendant soixante ans, alors que la Prusse n'était qu'un royaume insignifiant ; venger Iéna, abaisser la France.

C'est un Napoléon qui a cependant laissé la Prusse exister encore, alors qu'il pouvait la faire disparaître, et c'est un Napoléon qui, soixante ans plus tard devait tout expier, son incapacité et la faute de son oncle !

Le résultat de la folle aventure de Napoléon III fut la perte de l'Alsace et de la Lorraine, et puis... des milliards.

Les milliards sont mangés..... ou bus.

A ces estomacs allemands, il faut des quantités invraisemblables de choucroute et de bière, et l'argent est rare.

La France est riche de tout ce qui manque à l'Allemagne, et c'est pourquoi celle-ci jette un regard de convoitise sur de nouvelles provinces à manger : la Franche-Comté et la Champagne ; et l'Allemagne est pauvre. Elle devient plus misérable de jour en jour, par suite des sacrifices à faire pour soutenir son armée ; les mœurs y sont beaucoup plus relâchées encore qu'en Angleterre ; le peuple souffre et murmure, le despotisme est incroyable dans ce pays où, selon le mot du chancelier de fer, *l'homme ne commence qu'au baron*, il faut détourner les idées de révolte, on prêche un patriotisme faux, malsain, il faut la guerre, et, soyez en certains, elle éclatera à court délai.

Au reste, le maréchal de Molke ne s'est pas caché de dire dernièrement "qu'au point de vue financier, le papier des cartouches est encore la meilleure des valeurs."

C'est assez significatif, il me semble.

La menace est directe.

. Eh bien ! quoiqu'il arrive, je crois que la France est prête à soutenir le choc, et cette fois, elle aura pour elle le droit... et la force.

Si la guerre éclate, la France sera unie, compacte, et sacrifiera jusqu'à son dernier homme pour défendre son existence.

Je n'ignore pas ce qui a été dit lors de la dernière guerre, en 70, on n'était pas uni, on ne se soutenait pas, on était divisé, et puis toutes les farces qu'on a débitées sur le chapitre.

Pour tout soldat qui a fait la campagne de l'année terrible, tout cela est idiot.

Les soldats de cafés, les miliciens de carton, les stratèges de corridors peuvent raisonner ainsi, mais ni Chanzy, ni Fraidherbe, ni Cantrobert, ni MacMahon, ni Bourbaki, ni Paladines, ni Charrette, ni Robert le Fort, n'ont conçu pareille ineptie, ni pareille absurdité.

Non, non, on était tous bien unis, pour mourir ; on se faisait tuer carrément, convenablement et proprement.

Car on se battait pour la France !!!

. Et, tenez, voici qu'un homme essentiellement anti-républicain, anti-royaliste, mais impérialiste—question de traditions et de famille,—vient à mon secours.

Ce français n'est pas sympathique, il est dur, rude, il sait mieux donner un coup d'épée qu'une bonne raison ; il a le cerveau un peu avarié, mais, à coup sûr il a le cœur français et, si faible que soit la tête, la poitrine est bonne, car elle est bien française.

Vous le connaissez, vous l'avez même reconnu à ces quelques mots, Paul de Cassagnac, en face du danger qui menace la France, a été vraiment français :

"M. Boulanger, a-t-il dit, est un général, qui certes, a de grands défauts, mais je ne puis lui nier une force, c'est son patriotisme ardent, opiniâtre, vrai, poussé même à l'extrême. Si l'Allemagne tire le premier coup de fusil, il est de notre devoir de nous serrer les coudes et de nous battre pour défendre notre pays et nos frontières et de suivre notre ministre de la guerre."

De telles paroles dites par un ennemi déclaré et acharné de la République prouvent bien qu'au moment du danger on ne s'inquiétera pas des opinions politiques de l'un ou de l'autre et qu'on ne songera qu'au salut du pays.

Quand l'Allemagne voudra ouvrir le bal, elle trouvera un vis-à-vis sérieux.

. Je trouve dans un journal français une description très intéressante d'un dimanche à la Nouvelle-Orléans :

A chaque coin de chaque bloc, vous trouvez la plupart du temps un *lager beer saloon*, et il n'est pas rare d'en trouver deux ou trois dans les rues transversales. Ce ne sont pas des cafés, mais des *bars*, où l'on se tient debout devant un long comptoir—pas longtemps, naturellement—le temps d'empiffrer deux ou trois tournées de whiskey ou de lager. Or, chacun de ces repaires de la soif artificielle a deux entrées : l'une, bien en vue sur la voie publique, l'autre, par un corridor appartenant à la maison proprement dite, aux locataires logeant au-dessus du débit. Le dimanche, l'entrée principale est rigoureusement fermée ; les stores sont baissés jusqu'à terre ; le temple de Bacchus semble être un tombeau. Vous avez soif, naïf étranger ! Vous maudissez peut-être les *Blue Laws* et l'intolérance puritaine ! Faites part de vos angoisses et de vos malédictions à ce brave nègre qui a installé à la porte du temple sur une large plate-forme, élevée de trois pieds, une paire de luxuriantes fauteuils où viennent s'installer ceux qui considèrent comme dégradant de cirer eux-mêmes leurs bottes.

Le descendant de Cham sourira et vous conduira, par le corridor, à une porte à l'aspect innocent, et, sur un signe de lui, vous serez introduit dans le *bar-room*, éclairé au gaz en plein jour et derrière le comptoir duquel vous verrez un garçon, tout de blanc habillé et le sourire aux lèvres, distribuer à de nombreux clients les consolations de sa bibliothèque à poisons, dûment voilée par un grand drap blanc, par respect pour le jour du seigneur, et surtout pour le *policeman* du coin qui, si l'on oubliait de le désaltérer en temps utile, ne manquerait pas de faire coucher au poste buveurs et vendeurs, et de leur faire administrer le lendemain, par un juge quelconque, une amende de cinquante francs ou un emprisonnement de cinq jours sur l'île Blackwell. Quelle idiote hypocrisie ! Le ciel en préserve la "Cité du Croissant !"

Sauf quelques variantes, n'est-ce pas exactement ce qui se passe dans toutes les villes, en pays anglais !

Léon Ledieu

PARLEMENT DE QUÉBEC

Un accident survenu à la dernière heure nous empêche de publier, cette semaine, des notes biographiques sur M. Bernatchez, dont nous donnons aujourd'hui le portrait.

Nous les publierons dans notre prochain numéro.

ELIE HERCULE BISSON

Né à Saint-Rémi, comté de Napierville le 8 juillet 1833.

Elève du Collège de Montréal. Admis à la profession du notariat le 2 novembre 1860.

Élu député à la Législature locale, après la mort de l'hon. G. E. Cartier, en juillet 1873. Réélu aux élections générales de 1875. Battu en 1878 et élu de nouveau le 14 octobre 1886.

M. Bisson est membre de la chambre des notaires, pour le district de Beauharnois et président de la société d'Agriculture de ce comté depuis 12 ans.

M. Bisson est national en politique.

JULES TESSIER

M. Jules Tessier, député du comté de Portneuf, est né en 1852. Il est fils de Son Honneur le Juge Tessier, de la Cour du Banc de la Reine.

Admis au barreau en 1874, il a été l'associé de M. C. F. Suzor, C. R., et exerce actuellement sa profession avec M. Pouliot, professeur de l'Université Laval.

M. Tessier est l'un des propriétaires des *Quebec Law Reports* : il a été l'un des principaux officiers de la Société Saint-Jean-Batiste et était secrétaire de la grande Convention Nationale en 1880.

Au mois de mai dernier, M. Tessier a été élu par acclamation, échevin de la cité de Québec, président du Club libéral de Québec.

Élu le 14 octobre dernier, par une majorité de 297 voix, contre M. Brousseau.

Marié en 1882, avec Melle Fannie Barnard, fille de M. E. Barnard, C. R., de Montréal.



AUX POLITICIENS

Honneur à vous, vétérans politiques,
Fiers rejetez des valeureux gaulois,
Qui défendez nos croyances antiques,
Nos bonnes mœurs, notre langue et nos lois !

Rouges ou bleus—qu'importe la nuance,—
N'êtes-vous pas de nos droits les gardiens ?
Or moi je dis avec indépendance :
Soyez bénis de tous les Canadiens !

Soyez bénis par le céleste Père,
Vous citoyens qui travaillez toujours
Pour assurer un avenir prospère
Au Canada, mon pays, mes amours !

Votre travail reste sans récompense ;
Le monde, hélas ! est composé d'ingrats....
Mais la patrie, elle, aime et récompense
Les nobles fils qui lui prêtent leurs bras.

Faites la guerre au sombre fanatisme,
Ce vers hideux qui rouge tant de cœurs ;
Luttez aussi contre le népotisme
Qui donne au lâche un titre et des honneurs !

De ses devoirs instruisez la jeunesse
Que Dieu destine aux luttes à venir,
Afin qu'elle ait pour flambeau la sagesse,
Et pour seul rêve un honnête avenir.

Parlez partout l'harmonieux langage
Qu'avec le lait vous suciez au berceau ;
Conservez-le comme un bel héritage :
De notre race il est le noble sceau !

Ah ! pratiquez des aïeux la devise :
" Vivre en Français et mourir en Chrétien ! "
Soyez unis ; et que votre âme vise
A rendre heureux le peuple Canadien !

J. B. CAUETTE.

Québec, 1887.

LES ROIS

Grâce à la fève, je suis roi.
BÉRANGER.

Le roi boit ! c'est le cri de ce sacre d'un
souverain d'un jour. Dès les origines de
notre histoire, on voit la fête des Rois cé-
lébrée, non-seulement par le peuple, mais
par les grands seigneurs et les rois eux-
mêmes.

Les divertissements, empreints des mœurs de
l'époque, avaient une physionomie particulière ;
généralement, dans les familles on faisait un roi,
de quelque enfant pauvre et intelligent dont on
payait ensuite les frais d'école. Jacques D'Oroa-
ville, historien de Louis III, duc de Bourbon, ra-
conte, d'une façon touchante, une fête des Rois
chez ce Prince : " Il vint, dit-il, le jour des Rois
où le duc de Bourbon fit grand feste et lye-chère,
et fit son roy d'un enfant de l'âge de huit ans, le
plus pauvre que l'on trouva en toute la ville ; et le
faisait vêtir en habit royal, en lui baillant tous ses
officiers pour le gouverner, et faisant bonne chère
à celui roy, pour vénération de Dieu, et le lende-
main disnoit celui roy à la table d'honneur. Après
venait maistre d'hôtel, qui faisait la question pour
le pauvre roy, auquel le duc Loys de Bourbon
donnait communément quarante livres pour le
tenir à l'eschole, et tous les chevaliers de la cour
chacun un franc, et les escuyers chacun un demi
franc, si montoit la somme aucune fois près de
cent francs."

La fête de rois donna lieu souvent à de grands
scandales. Les écoliers de l'Université de Paris
la célébraient d'ordinaire avec des comédiens et
des bateleurs ; des troubles avaient lieu.

En 1521, François Ier célébrant les Rois, reçut
une blessure grave, par un tison enflammé qui lui
tomba sur la tête.

Sous Henry III, Henry IV, Louis XII, la fête
des Rois fut toujours célébrée, et ne tomba pas en
désuétude.

Sous Louis XIV, on en fit un grand divertisse-
ment. Un fait curieux s'était passé en 1551, lors-
que l'amiral de Châtillon fut sur le point de sur-
prendre Donai pendant la nuit, la garnison s'était

enivrée aux cris de " le roi boit, " car ce cri est
particulier à la France, le Canada, l'Allemagne et
aux Pays-Bas.

Béranger a voulu aussi fêter la fête des Rois,
dans sa chanson intitulée le *Roi de la Fève*.

Grâce à la fève, je suis roi.
Nous le voulons, versez à boire,
Calmes sujets couronnez-moi,
Et qu'on porte envie à ma gloire,
A l'espoir du rang le plus beau,
Point de cœur qui ne s'abandonne
Nul n'est content de son chapeau
Chacun voudrait une couronne.

Un roi sur son front obscurci
Porte une couronne éclatante ;
Le père a sa couronne aussi,
Couronne de fleurs qui me tente.
A l'un le ciel la fait payer ;
Mais au berger l'amour la donne ;
Le roi l'ôte pour sommeiller
Colin dort avec sa couronne.

Le Français, poète et guerrier
Sert les muses et la victoire.
Le front ceint d'un double laurier,
Il triomphe et chante gloire.
Quand du rang qu'il doit occuper
Il tombe, trahi par Bellone,
Le sceptre lui peut échapper,
Mais il conserve sa couronne.

Belles, vous portez à quinze ans,
La couronne de l'innocence ;
Bientôt viennent les courtisans ;
Comme les rois on vous encense.
Comme eux de pièges séducteurs
L'artifice vous environne ;
Vous n'écoutez que vos flatteurs
Et vous perdez votre couronne,

Perdre une couronne ! à ces mots
Chacun doit penser à la sienne.
Je n'ai point doublé les impôts ;
Je n'ai point de noblesse ancienne ;
Mon peuple, buvons de concert !
La place me paraît si bonne !
N'allez pas, avant le dessert,
Me faire abdiquer ma couronne.

Victor Hugo a intitulé "Fête des" Rois une des
plus belles poésies de sa *Légende des siècles*. Léon
Gozlan a fait aussi une jolie pièce : *Le gâteau des
reines* ; mais aujourd'hui, l'étoile qui guida les mages
dans leur pieux pèlerinage a enrichi la langue
française d'une image poétique fréquemment em-
ployée. Pour les écrivains, l'étoile, c'est le plus
souvent une voix intérieure qui nous dirige vers
un but. Car comme l'a dit un auteur, " le devoir de
l'homme est d'aller sans cesse devant lui d'un pas
plus ou moins régulier, guide par son étoile, vers
la tombe, qui est le berceau de l'âme, comme les
mages d'Orient vers le berceau du Christ, qui est
le tombeau de la matière : il n'a pas le droit de
faire un pas à reculons. L'espérance lui est per-
mise, mais le regret défendu.

LA FOSSE DE MONTCALM

L'endroit où les boulets anglais pleuvent plus
serrés, M. le marquis de Montcalm est de-
bout, en grande toilette, comme s'il assistait,
en pleine sécurité, à une de ces fêtes don-
nées à Versailles par un monarque indifférent au
sort de ses sujets d'Amérique.

—Prenez garde, monsieur le marquis, il n'est
pas séant que notre général s'expose ainsi à la
mort, lui répètent à l'envie ses soldats effrayés
pour sa vie et non pour la leur.

Mais lui, impassible dans son jabot de dentelle
et dans sa perruque poudrée, il se contente de
sourire.

Son costume l'a-t-il signalé aux Anglais ? Les
ennemis l'ont-ils reconnu ? Les boulets sèment la
mort et creusent tout autour de lui une fosse dans
la terre où ils s'enfoncent. D'heure en heure, elle
devient plus large et plus profonde. Montcalm
se croise les bras ; il médite sous la pluie de fer et
murmure :

" Oui, si je dois mourir dans une victoire, je
veux pour dernière couche les drapeaux enlevés à
l'Anglais. Il n'est point de plus beau lit funéraire
pour un général victorieux.

" Mais pourquoi parler de victoire ? Est-il pos-
sible de s'abandonner ainsi à des illusions men-
songères ? Des succès passagers nous sont peut-
être réservés encore. L'héroïsme de nos soldats
et mon dévouement pourront conserver quelque

temps des postes à peine défendables. Mais nos
efforts, oubliés comme nous sommes, ne feront que
retarder la défaite suprême, fatale, inévitable. Je
vois le flot toujours montant des Anglo-Saxons
nous enserrer de plus en plus. Nous ne pouvons
prétendre qu'à un trépas glorieux.

" Non, je ne dormirai pas sur les étendards bri-
tanniques mon sommeil de triomphateur ; mais
puisque je dois mourir vaincu, je choisirai du
moins ma fosse ; c'est là que je veux être enterré."

Le doigt étendu, il montrait le trou que creu-
saient les boulets de l'assiégeant, et il souriait en-
core en ajoutant :

" La fosse est encore trop petite, mais elle s'a-
grandit avec rapidité. Elle sera bientôt assez pro-
fonde pour recevoir le cadavre du chef des Fran-
çais d'Amérique."

Et quand, dans la mêlée où succomba son
adversaire, Wolf, Montcalm eût été lui aussi frappé
à mort, la fosse était suffisante.

LÉON BARAT.

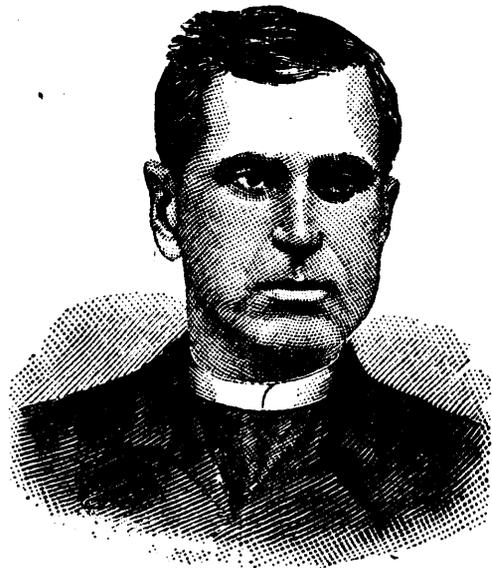
LES CANADIENS DES ÉTATS-UNIS

LE RÉV. F. X. CHAGNON

Le Rév. M. F. X. Chagnon est né à Verchères,
P. Q., le 18 février 1842. Il commença ses
études au collège Commercial de sa paroisse
dirigé par les Clercs Saint-Viateur.

En 1861, il continua son cours classique
au collège de Joliette. De 1866 jusqu'en 1870, il
fit ses études théologiques, partie dans le collège de
Joliette et partie dans le collège Masson, à Terre-
bonne, où il était en même temps professeur.

Il fut ordonné prêtre, par Mgr Pinsonnault, au
Grand Séminaire de Montréal, le 18 janvier 1871.



Pendant sept années, le Rév. M. Chagnon a
exercé successivement le ministère, comme vicaire,
à Saint-Lin, Saint-Jacques-le-Majeur, Saint-Michel
et Ste-Brigide (Montréal).

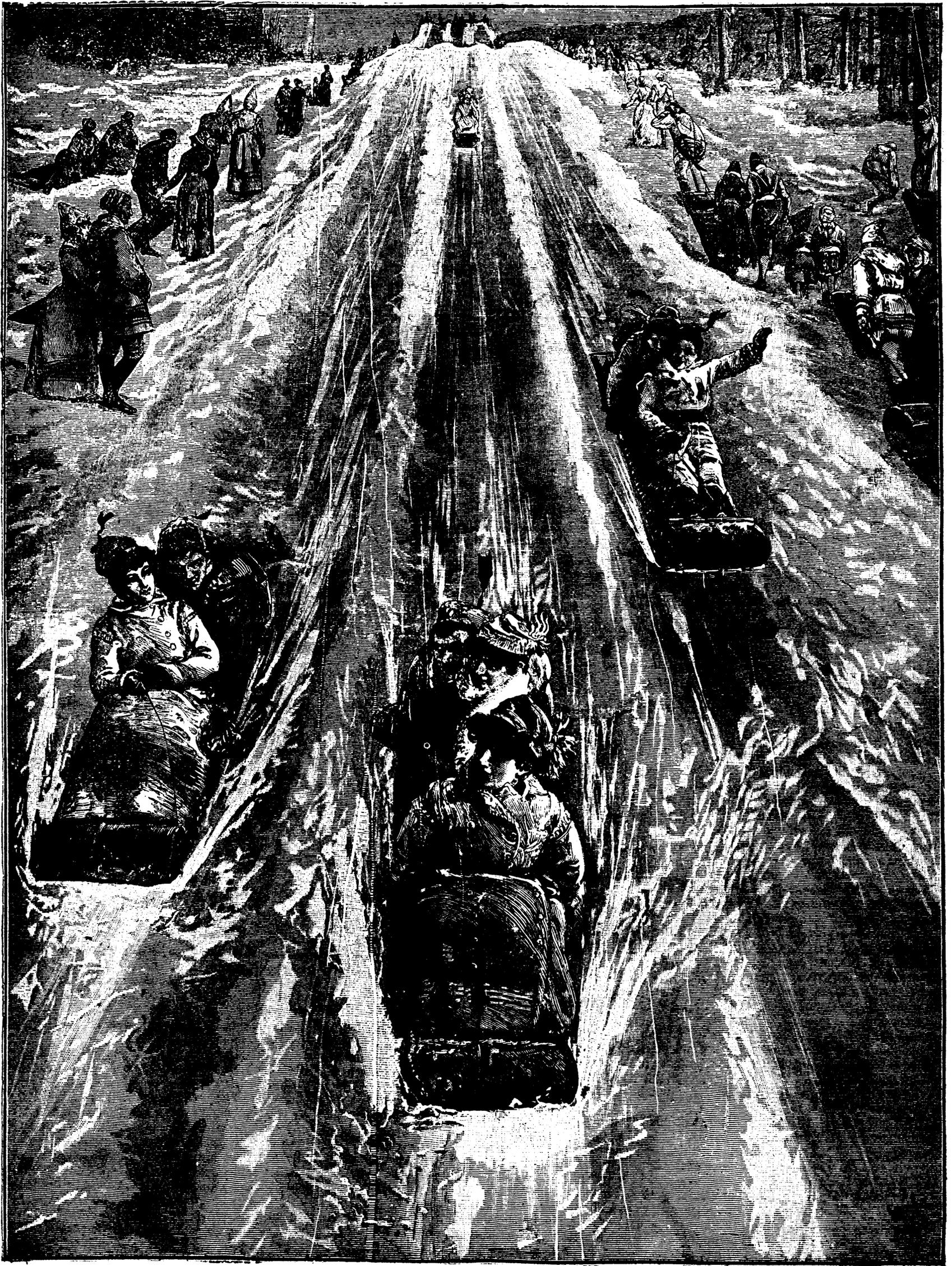
Le 18 janvier 1877, il prenait la direction de la
congrégation de Champlain (Etats-Unis). Cette
congrégation, qui compte environ trois cent cin-
quante familles, possède une des plus belles écoles
du comté de Clinton.

C'est un don généreux que lui a fait son zèle et
patriotique curé, qui, par une manœuvre habile,
avait réussi à se procurer cette magnifique école,
construite à grands frais, par le *Board of Educa-
tion*. Ce dernier fut, dans la suite, forcé de la
vendre pour en payer les dettes.

Son dévouement pour ses chers ouailles ne con-
naît pas de bornes, lorsqu'il y va de leur avantage
matériel, social et religieux.

M. Chagnon est de plus un patriote. On se
rappelle, qu'à la dernière Convention de Rutland,
il fut l'un des proposeurs d'une motion blâmant le
gouvernement d'Ottawa pour sa conduite vis-à-vis
de Riel.

L'ami qui souffre seul fait une injure à l'autre.—
ROTRÔU.



LES GLISSOIRES DU PARC DE LA MONTAGNE, MONTRÉAL.

MŒURS DE L'INDE

FAKIRS ET JONGLEURS

DE toute antiquité, les jongleurs de l'Inde ont été célèbres par leurs tours d'adresse. Dans le monde, nul autre mieux qu'eux ne sait donner au même point l'illusion de l'extraordinaire et de l'in vraisemblable. Ils troublent les sens et déconcertent l'esprit par de véritables prodiges d'adresse. "Est-ce seulement de l'adresse ? a dit Henri Vigneau. Qui ne connaît le fait de ce fakir qui se fit enterrer selon toutes les formules de l'ensevelissement usité dans le pays, les yeux, les oreilles, la bouche et les narines étroitement fermés par des bandelettes de toile, les bras attachés au corps, les jambes liées ; sur qui la pierre du caveau funèbre fut scellée ; qu'une sentinelle veilla nuit et jour, que la foule ne cessa de visiter, afin de bien s'assurer qu'aucune fraude ne pouvait être commise ; qui demeura trente jours dans cet état, et qui, lorsque le tombeau fut solennellement ouvert, suivant les conventions, devant des témoins de toute sorte, convoqués pour l'épreuve, revint à la vie après certaines opérations indispensables.

"La multitude cria au miracle. Il y avait bien de quoi ! Les maîtres de l'Inde, les Anglais, se montrèrent plus sceptiques que la foule. Ils savaient les tours de force en ce genre dont était capable cette race singulière qu'ils dominent depuis le temps de Clive et de Warren Hasting. Ils la voient à l'œuvre dans les manifestations diverses de la vie, dans les conditions, à tous les degrés de la fortune et de l'intelligence, et ils trouvent en elle un continuel sujet de surprise et d'inquiétude.

"Jamais la nature humaine n'a paru plus simple et plus multiple que dans ces hommes étranges qui, pusillanimes comme des femmes, incapables de courage pour la guerre, pleins de mensonge et de duplicité, serviles à donner des nausées, ont un orgueil de caste inflexible, un sentiment religieux qu'aucun supplice n'ébranle, et bravent avec un stoïcisme sans pareil cette même mort devant laquelle ils fuient sur les champs de bataille, mélange bizarre de singe et de tigre."

Dans ces pays, où le corps se prête avec tant de souplesse aux flexions les plus difficiles, des exercices d'une exécution fanatique ont été élevés au rang d'un art, et ces jongleries sont devenues un métier qui s'exerce avec la dernière perfection dans toute la presqu'île hindoustannique du simple acrobate, qui amuse les foules, au fakir fanatique qui les terrifie.

Présentons d'abord à nos lecteurs les équilibristes.

Dans un petit village des montagnes du centre de l'île de Ceylan, l'éminent voyageur, sir J. Emerson, dont on ne peut suspecter la bonne foi, eut un jour l'occasion d'assister à une représentation en plein vent donnée par un jongleur cingalais.

"Il ouvrit la séance, dit-il, en grim pant à une longue perche que traversait, à six pieds de terre environ, une barre horizontale. Une fois debout sur cette espèce de croix, il parcourut sur la route une assez grande distance, au moyen de bonds prodigieux ; puis, revenant de la même manière vers le public, il commença, sans quitter sa position, la série de ses exercices. Ceux-ci consistaient

en escamotages et tours de mains de toute espèce : cailloux attrapés au vol et qui disparaissent comme autant d'oiseaux dès qu'il ouvrait les doigts ; œufs brisés d'où s'échappaient de petits serpents ; boules de cuivre tenue en perpétuel mouvement au moyen de coups frappés des mains et des coudes.

"Puis vinrent des tours plus compliqués. Ainsi, balançant sur son nez un petit bâton surmonté d'une coupe renversée sur les bords de laquelle douze balles perforées pendaient par des fils de soie, il prit entre ses dents douze petites baguettes d'ivoire, et, par le seul mouvement des lèvres et de la langue, il arriva à introduire successivement chaque baguette dans chacune des douze balles, et à chasser le support central devenu dès lors inutile. Pour ce tour, comme pour une infinité d'autres, le jongleur ne cessa pas un seul instant de garder l'équilibre sur sa perche. Il prit ensuite une boule de granit de six ou sept pouces de diamètre et du poids de quatorze ou quinze livres, et, debout, les bras étendus horizontalement, il la fit rouler, à plusieurs reprises, du poignet gauche au

cette foire, séduits par l'adresse et la légèreté incroyables des jongleurs de Dabupattun. Les plus habiles prestidigitateurs européens seraient déconcertés de tant de savoir faire : ces jongleurs indiens sont capables de changer des poulets en œufs, des pépins de manglier en un arbre qui porte des fruits mûrs.

Revenons aux jongleurs et escamoteurs.

Couramment, ils exécutent les tours suivants : L'un d'eux prend une grosse toupie et, après lui avoir imprimé un fort mouvement de rotation, la place au bout d'une baguette qu'il tient en équilibre sur son front ; alors, selon qu'on le lui commande, la toupie s'arrête court ou recommence à tourner, et cela pendant assez longtemps.

M. Rousselet, dans *l'Inde des Rajahs*, a décrit ce tour. Le comte Russell Kilough l'a vu faire avec quelques variantes sur le pont d'un navire bercé par le roulis : la baguette est posée en équilibre au bout du nez. Quelques mots cabalistiques, et la baguette se met à tourner avec la toupie ; un commandement, et aussitôt la toupie tourne seule.

Un de leurs tours les plus gracieux, et difficile à s'expliquer, est le suivant : le jongleur prend un plateau contenant du riz, — rien que du riz ; il le secoue de manière à jeter tout ce riz en l'air, et à mesure qu'il retombe, on le voit subir une transformation graduelle, mais complète en toutes sortes de graines, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de riz.

Tel escamoteur crache plusieurs livres pesant de clefs de serrures, de clous, il vomit de l'étoffe enflammée ; tel autre s'enfonce très réellement dans le gosier un couteau long de dix-huit pouces, et chacun peut s'assurer en tâtant le cou, que la lame a pénétré fort avant. Un troisième vous fait toucher une vieille peau de serpent dure comme du parchemin ; il la place dans un mouchoir tout en jouant de sa trompette... Remarquez que cet homme est dans un état de nudité absolue. Soudain, il découvre la vieille peau de serpent : horreur ! c'est un cobra-capello qui apparaît cherchant à mordre.

Un autre de leurs tours fait frémir. Le bateleur fait entrer dans une corbeille en osier, un jeune enfant ; il l'y enferme et transperce la corbeille avec une pique ou un sabre. L'arme sort rouge de sang...

Que s'est-il passé ? Est-ce un jeu ? Assiste-t-on à une odieuse mystification ? A une explosion de fanatisme ? Pas du tout ; jonglerie pure : l'enfant captif est délivré ; il apparaît à la vue des spectateurs, fortifié et réjoui par cette cruelle épreuve.

Revenons au tour de la graine qui prend racine et se développe en arbuste instantanément. M. Grandidier a vu faire ce tour à Madras. Le jongleur presque nu avait ceint ses reins d'un simple lambeau de toile. Il prit la graine d'un arbre, la mit en terre devant le spectateur, dans un petit pot : au bout de quelques minutes la graine avait germé ; on voyait pousser successivement tiges et feuilles ; quelques instants encore, et l'on pouvait rassasier ses regards émerveillés d'une plante d'une belle venue ayant plus d'un pied de hauteur.

Le comte Julien de Rochechouart a rencontré aux Indes des "escamoteurs réellement incroyables" : A Madras, il en monta un sur le bateau qui l'avait amené, qui se montra, dit le voyageur, dans ses *Excursions autour du monde*, d'une habileté extraordinaire ; il n'avait pour tout vêtement



Ce Fakir avait fait pousser un myrte dans sa main.—(Page 386, col. 1).

poignet droit, et *vice versa*, en lui faisant suivre les bras et les épaules, mais sans autre mouvement apparent de son individu qu'un vigoureux effort des muscles du dos. Enfin, saisissant cette même boule des deux mains, il la jeta à une hauteur de vingt pieds et, la regardant tomber jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'à quelques pouces de son crâne, il pencha la tête en avant et reçut la boule entre les deux épaules, sans la laisser choir à terre. Après avoir renouvelé plusieurs fois de suite ce jeu dangereux, il termina sa représentation au milieu des sourires approbateurs de l'assistance."

Connaissez-vous Ganésa ? C'est le Dieu de la science et de la sagesse. Sa fête est célébrée religieusement dans plusieurs villes au milieu d'un grand concours des populations les plus diverses.

Une autre fête, celle du Sungum fournit l'occasion d'une curieuse étude de mœurs hindoues. Même les mahométans découverts se rendent à

qu'un langouti et un turban, et portait à la main un petit sac de sable : il en fit devant tout le monde une petite montagne, y mit une graine et la recouvrit d'un mouchoir ; au bout d'un instant, prétendant avoir entendu du bruit, il enlève le mouchoir et nous montre un petit arbre qui avait poussé ; cette branche est bientôt remplacée par une autre chargée de fruits ; enfin il se lève en poussant des cris horribles, et nous voyons sortir un énorme serpent de sa montagne factice.

« Entre chaque phrase de ce petit drame, il posait un seul instant ses mains qui nous semblaient vides, sur le mouchoir. Moyennant une somme d'argent il répéta ce tour à découvert. Tous les objets qu'il faisait sortir du sable étaient cachés préalablement dans un pli de son jupon ; et c'était à l'aide de l'escamotage, et avec une adresse infinie, qu'il parvenait à les glisser sous sa petite montagne. »

Peut-être le plus joli de tous ces tours, est celui qu'exécuta une jeune fille amenée par son père chez un touriste anglais : elle mêla trois poudres, —rouge, jaune et blanche,—dans un verre d'eau, but le mélange et presque aussitôt retira de sa bouche, l'une après l'autre, les poudres à l'état sec.

Des jongleurs aux fakirs la transition est facile : souvent les fakirs ne sont que des jongleurs adroits doublés d'hypocrites, mêlant la religion à la magie blanche.

Les fakirs abusent surtout du bras tendu, du poing fermé, comme moyens d'exciter la compassion. M. Rousselet, qu'il faut toujours citer lorsqu'on parle de l'Inde, nous donne le spectacle d'une de ses exhibitions révoltantes.

« Parmi les curiosités de Sounaghur, il ne faut pas oublier, dit-il, de décrire un fakir, que j'aperçus un jour à la porte du caravansérail, et qui représentait bien le plus hideux exemple de fanatisme hindou qu'il soit possible d'imaginer. C'était un goussain ou mendiant religieux d'une secte tantrique ; sa figure entourée d'une barbe hérissée et inculte, portait des tatouages rouges dessinant un trident ; ses cheveux, liés ensemble, s'enroulaient au-dessus de sa tête en une mitre pointue ; son corps maigre, entièrement nu, était barbouillé de cendres. Mais ce qu'il y avait de plus effrayant dans cet affreux ensemble, c'était le bras gauche qui, desséché et ankylosé, se dressait en l'air perpendiculairement à l'épaule ; la main fermée, entourée de courroies, avait été traversée par les ongles, qui, continuant leur croissance, se courbaient en griffes de l'autre côté de la paume ; enfin le creux formé par cet main, et rempli de terre, servait de vase à un petit myrte. Ce bras, immuablement tendu, donnait à ce malheureux un air de prophète courroucé et menaçant. »

Mais qu'on se rassure : ces fakirs ne mènent pas toujours la vie de pénitents. Jacquemont en a rencontré des bandes nombreuses, non loin de Godavery, et ils paraissaient de fort joyeux compères : « Mes trois années de séjour dans l'Inde, dit-il, m'ont permis de recueillir à leur sujet une foule d'observations, et tout me porte à croire que le nombre de ceux qui se livrent aux pénitences cruelles, dont parlent les livres sanscrits, est assez restreint. J'ai surpris quelquefois dans un lieu écarté, au bord d'un ruisseau, faisant leur repas dans la chaleur du jour, ceux que j'avais rencontrés le matin ou la veille dans un village, s'y faisant horribles, hideux, pour commander la charité des cultivateurs hindoux. Je les avais vus nus, le corps couvert de cendre, les cheveux épars, le regard stupide et farouche, la bouche close ; je les retrouvais à la chute du jour tout différents. »

N'avions-nous pas raison d'assimiler la plupart de ces fakirs aux jongleurs de profession ?

CONSTANT AMÉRO.

APRÈS DINER



CONNAISSEZ-VOUS Lazoune ?...

C'est ma nièce et filleule : un chérubin d'enfant, un vrai petit prodige qui à seize mois révolus vient de faire sa première dent.

Oh ! j'ai comme ça tout un nombre de neveux et nièces que j'ai eu le bonheur de tenir sur les fonts baptismaux, et par conséquence inévitable, à

chaque saison, toute une légion de petites criques à passer mon doigt dessus.

C'est amusant !

Avec ce que les mamans ne sont pas très mesquines. Comme largement elles ouvriraient leur bourse si, malheureusement, à la marraine n'appartenait l'honneur insigne de payer la première dent !

Je vous avoue que des enfants je ne suis pas très coiffée. C'est gentil quand ça babille, quand ça rit. Ma jeune sœur qui gâte sa jolie voix, oublie ses gracieuses romances pour chanter à certains intervalles de la journée :

C'est la poulette noi,re,

me fait peine et m'ennuie un peu aussi.

Pourtant, je me laisse quelques fois prendre par le gazouillis d'un poupon rose—et vous me direz peut-être que parce qu'elle est ma filleule—mais Lazoune est souvent à croquer, avec ses grands yeux noirs qui miroitent sans cesse, sa bouche qui roucoule toujours, ses menettes potelées qui viennent chercher des caresses ou vous en donner, ses petites lèvres qui font sur votre joue le bruit du béquètement de l'oiseau. Des heures entières je m'oublie à la balancer dans son panier gracieux, à parler son ramage, à ramasser sa poupée, à tirer sur la ficelle de son pantin, à la faire rire aux éclats, à lui apprendre l'articulation de quelques sons. C'est qu'elle est vive et docile. Elle jabotte, je vous le dis.

Grand'mère lui donne quantité de caprices que tous nous désapprouvons hautement ; mais on se garde bien de les lui faire passer. C'est si charmant toutes ces petites volontés, ces grandes colères à poings crispés ! Un instant c'est mon petit chat favori, mon Bijou avec des pompons roses aux oreilles, un ruban de même nuance au cou, qu'elle étrangle entre ses doigts ; d'autre fois c'est la madone, vieille statue de l'an quarante, massive et lourde, qu'il faut descendre de la niche et lui tenir entre les bras ; ou bien encore, c'est la clochette du dîner qu'elle agite au-dessus de sa tête avec un ding-dang strident, à ne pouvoir s'entendre ; puis, sortant de table, c'est un gâteau qu'elle émiette par toute la maison, au réel plaisir de grand'mère, du papa, de la maman, de Ninette, qui suit la file, courbée, ramassant précieusement chacune des parcelles qui gâtent ses tapis ; puis... puis que sais-je encore ?

Quand nous sommes moroses, quand nous oublions de rire, elle nous déride par son cri gracieux, son chant, ses monosyllabes favorites, Et nous nous appelons du haut en bas, du bas en haut, et nous montons ou descendons quatre à quatre les escaliers, et nous nous extasions, et nous applaudissons...

Si elle est malade, si elle devient fiévreuse, si elle se fait indisposée quelque peu, moins gaie, nous nous évertuons à en jeter la faute sur les uns et les autres. C'est la jeune servante qui a ouvert trop tôt la fenêtre ou l'a fermée trop tard ; c'est tante Ninette qui a laissé circuler des courants d'air et exposé dangereusement la vie de sa filleule ; on l'a regardée s'ébattre trop longtemps dans son bain ; on a été lent à lui remettre ses vêtements mignons, etc, etc. Le vieux médecin est cent fois consulté, dérangé pour une prise, une fiole de sirop, quelques gouttes d'eau sucrée.

Et cette blanche crique qui vient d'apparaître ! En a-t-elle causé des inquiétudes, de l'impatience, des craintes, des terreurs ! Elle est arrivée en sournoise, à notre grand étonnement ; sans douleur, sans se faire s'annoncer. C'est le papa qui, l'autre dimanche, l'a découverte.

Le papa... Attendez que je vous parle de ce personnage, de ce jeune homme tout glorieux du titre sonore d'époux et de père. Le voilà, le modèle des maris ! Je le propose à ceux qui ont pris femme hier, qui oublient leur intérieur, méconnaissent les douces et paisibles jouissances du foyer ; j'en souhaite un comme celui-là à toutes mes amies lectrices, et j'entends bien le ciel m'en ménager un semblable aussi.

Grand, mince, élégant ; gai, vif, spirituel, dévoué par dessus tout, il ne voit rien, n'entend rien, ne cause rien sinon sa femme et sa fille.

Voyez-vous dans la poche gauche de son habit le coin de deux photographies ! Oh ! il ne se fera pas prier pour vous laisser voir les traits, à nul autre pareils, de ses deux trésors, pour vous vanter

les mérites, les hauts faits de l'un de l'autre. Celle-là dore sa vie par ces mille et une attentions particulières qu'enfante seul le cœur d'une femme. Celle-ci la charme, l'embellit par une sérénade continue de nouveau, d'imprévu.

Et sa femme à ses côtés, sa fille sur les genoux, il pose pour l'homme le plus heureux sur terre. Au-delà de ce bonheur intime, incessant, il demeure étranger à tout.

N'est-ce pas, amies, que c'est bien là le portrait du petit mari que toutes nous rêvons.

NINETTE.

PRIMES DU MOIS DE DECEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de décembre, a eu lieu le 3 janvier.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No.	2,773	\$50
2e prix, No.	21,068	25
3e prix, No.	27,109	15
4e prix, No.	584	10
5e prix, No.	21,478	5
6e prix, No.	12,336	4
7e prix, No.	5,639	3
8e prix, No.	22,126	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

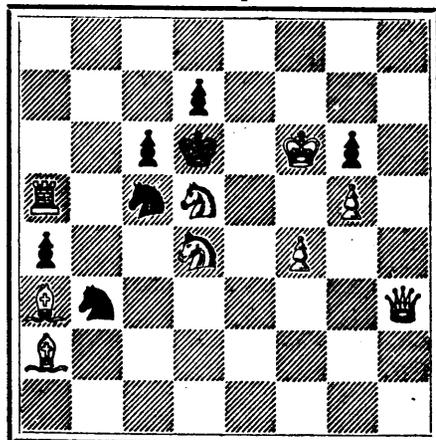
99	4,552	11,722	21,770	25,625	30,488
117	4,996	12,056	22,095	26,305	30,984
242	5,356	12,954	22,604	26,634	31,028
503	6,757	12,965	23,012	27,761	31,362
658	6,955	13,814	23,328	27,772	31,524
868	7,385	14,453	23,420	27,976	31,572
1,421	7,945	15,803	23,572	28,795	31,980
1,559	8,092	17,054	23,896	28,830	32,345
2,170	8,609	18,123	24,010	29,213	32,843
2,520	9,049	18,713	24,323	29,358	32,943
2,792	9,224	19,162	24,453	29,545	33,446
2,813	9,984	20,676	24,791	29,672	33,966
3,822	10,127	21,175	25,347	29,891	34,175
4,017	10,904	21,244	25,356	30,126	34,956
4,475	11,022				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois de décembre sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.

LES ÉCHECS

Composé par L. Wm. Atkinson, Montréal
Noirs.—7 pièces



Blancs.—9 pièces.

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

DÉMÉNAGEMENT

La Compagnie de photo-gravure ARMSTRONG a transporté ses ateliers au No. 1592, rue Notre-Dame. Travaux artistiques exécutés rapidement et avec le plus grand soin.

LA MODE PRATIQUE

MODES NOUVELLES

La robe.—Il faut bien signaler la vogue énorme de la peluche, quoique cette nouveauté soit encore passablement chère. Cependant déjà, son prix commence à baisser. On en trouve à 5 fr. 90. En l'employant comme garniture seulement, on peut suivre la mode sans prodigalité. La peluche existe en uni et en façonné.

Tout ce qui se portait l'année dernière est encore de mise. Les jupes sont drappées gracieusement. La forme droite et foncée ne s'est pas soutenue. Les corsages sont très garnis. Les dos ornés, les épaulettes, les devants à bouffants, à gilets, à vestes se prêtent à toutes les fantaisies. La forme la plus récente est le corsage à empiècement, mais il ne va pas bien aux personnes fortes. Le genre russe et les manches larges à haut poignet ont du succès. Les manches d'étoffes entièrement différentes du reste du corsage sont une grande nouveauté. Les robes longues et la toilette de la mariée se composent de la jupe ronde avec traîne, façon manteau de cour, rapportée.

Quelques oseuses ont essayé de lancer l'encolure à simple liséré, basse, appelant le col rabattu et la chevelure tombante. Innovation timide. On parle aussi d'un retour aux tailles courtes. Les grandes faiseuses croient plutôt à un simple abaissement normal de la poitrine.

Les jerseys, si comodes, de plus en plus adoptés, sont à la portée de toutes les bourses, on les tisse en soie unie ou de fantaisie assortis aux jupes. On les couvre de jais, on les garnit de velour, de peluche, de toutes les manières !... On les brode même d'un chiffre sur le côté gauche. Il est très gracieux de les échancrer sur les hanches en pointe devant et derrière, comme l'amazone. Cela amincit beaucoup. On peut les baleiner légèrement, à la manière d'un corsage, pour éviter leur déformation.

COUSINE JEANNE.

CHOSSES ET AUTRES

—Dans la ville de Werla, en Dahomie, existe un temple dédié aux serpents. C'est un long bâtiment dans lequel les prêtres païens gardent plus de mille serpents de toute grosseur, qu'ils nourrissent de grenouilles et d'oiseaux que leur apportent les naturels du pays en manière d'offrandes.

—Les planchers de verre deviennent beaucoup en usage à Paris. Bien que le prix en soit d'abord plus élevé, ils reviennent meilleur marché à la fin. Les chambres en bas peuvent souvent se dispenser de lumière artificielle, et il y a beaucoup moins de danger d'incendie. Le verre, également, durera plusieurs fois autant que le bois.

—Le Temps cite quelques proverbes cambodgiens avec commentaires explicatifs : Ne vous hâtez pas de mouiller votre linge si vous entendez le tonnerre. Cela veut dire : N'agissez qu'au moment propice.

Ne vous laissez point tenter par l'ombre pour vous coucher. Le sens est celui-ci : Ne vous laissez pas entraîner par les côtés séduisants d'une affaire sans examiner si elle ne recèle point quelque danger. Ce proverbe cambodgien rappelle le *Latet anguis in herba* des Latins.

Les clochettes à buffles s'usent à force de tinter ; pendant ce temps, le buffle remplit son ventre. Ceci signifie : Tel individu, en bavardant toujours, use sa langue sans arriver à rien ; tel autre, sans dire un mot, fait de gros bénéfices.

Pas très clairs, les proverbes ; c'est reconnaître que les commentaires ne sont pas de trop.

—Une bien jolie anecdote qu'un de nos amis a entendu raconter en Angleterre.

Feu le maréchal prussien de Manteuffel, statthalter d'Alsace-Lorraine, se trouvait à

table avec un diplomate français qui voulait le persuader du bon goût de l'ouvrier français. Rien de laid qui ne puissent être transformés sous ces doigts habiles en un objet gracieux. Le vieux soldat, impatienté, arracha un poil gris de sa barbe touffue, et le remit au diplomate en lui disant :

“ Eh bien ! tâchez de faire quelque chose de joli avec cela, afin de prouver l'exactitude de ce que vous avancez. ”

Le Français prit le poil et l'envoya à un orfèvre parisien auquel il confia par lettre l'explication de l'envoi : il fit appel à sa fierté patriotique pour produire quelque chose de beau, le prix importait peu.

Une semaine s'écoula : une boîte arriva de Paris : c'était un mignon écrin dans lequel était placée une belle épingle dont la tête représentait l'aigle de Prusse tenant dans ses serres le poil du maréchal. Mais à ce poil étaient fixées deux petites boules d'or sur lesquelles était gravé : “ Alsace-Lorraine. ” Sur le roc où était posé l'aigle, on lisait en français : “ Vous ne les tenez que par un cheveu. ”

Choses qu'une ménagère devrait savoir.—Le lait qui reste trop longtemps fait du mauvais beurre.—Les fers à repasser rouillés devraient être frottés avec de la cire d'abeille et du saindoux.—Quand vous cousez au moulin changez de position souvent pour vous reposer. Une forte limonade chaude prise en se chant casse un mauvais rhume.—Le bœuf flu est rendu tendre en le laissant reposer quelques minutes dans de l'eau vinaigrée.—Un peu de soda soulage le mal de tête causé par une indigestion.—Une tasse de café fort enlève l'odeur des oignons de l'haleine.—Une tasse d'eau chaude bue avant les repas empêchent les nausées et la dyspepsie.—Les chambres à lit bien aérées ne causent ni le mal de tête ni la lassitude du matin.—Une personne tombée sans connaissance doit être étendue à plat sur le dos ; puis on doit détacher ses vêtements et la laisser ensuite tranquille.—On peut arrêter les sueurs consensives de nuit en s'épongeant le corps tous les soirs avec de l'eau salée.—On peut rafraîchir et rendre confortable un malade fiévreux en l'épongeant souvent avec de l'eau de soda.—Pour battre les œufs plus promptement, ajoutez une pincée de sel.—On peut empêcher les cheveux de tomber après une maladie par une fréquente application au cuir chevelu de thé de sauge.—Enlevez les taches de votre linge en les frottant avec du jaune d'œuf avant le lavage.—Les taches blanches sur les meubles vernis disparaîtront si vous tenez au-dessus de l'assiette chaude.

LES PREUVES AVANT TOUT.

Aucune personne ne voulait croire que M. Leduc, avec son Remède pour la Coqueluche, lequel, a l'efficacité de guérir aussi le croup, la diphtérie, tous les maux de poitrine et d'estomac, le seul spécifique pour faire disparaître toute les inflammations de poumons et autres, pouvait guérir l'asthme.

Les certificats de personnes compétentes et bien connues dans Montréal, qui ont été insérées dans les colonnes “ du Monde Illustré ”, depuis quelque temps, dans l'annonce représentant “ l'ange, ” prouvent aux incrédules, l'infailibilité de ce remède.

M. Leduc compte aujourd'hui environ cinquante cas d'asthmes, en grande voie de guérison.

On n'hésite plus maintenant, puisque M. Leduc garantit la guérison de cette maladie.

Nous apprenons de plus que ce célèbre inventeur, résident au numéro 634, rue St-Laurent, a fait la découverte d'un remède pour l'Hydropisie et le tranchement d'urine, et qu'il réussit à merveille.

Voyez les certificats dans l'annonce représentant “ l'Ange. ”

BALANCE DE NOS MARCHANDISES DES FÊTES

VENDUES A SACRIFICE

Modès et Nouveautés ! !

CHAPEAUX, MANTEAUX, LAINAGES, ETOFFES A ROBES.

Modès et Nouveautés ! !

Venez voir nos prix

MLLE J. CHAMPAGNE,

752, STE-CATHERINE

GRANDE VENTE

DE LA

Balace de nos Marchandises des Fêtes

Réduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRERES 111, RUE ST-LAURENT FRANCEUR & STE-MARIE

Fabricants et importateurs de CHAPEAUX ET FOURRURES

601, RUE SAINTE-CATHERINE 2me porte Est de la rue Amherst SPÉCIALITÉ : FOURRURES FINES

AUX FAMILLES

Nous appelons l'attention particulière des familles sur la REDUCTION SPECIALE dans les

ETOFFES A ROBES

— ET LES —

LAINAGES

Quel moment la maison Perreault. Le public ne craint pas de visiter cet établissement de faire ses achats, car les avantages offerts sont vraiment extraordinaires, et la réduction de prix est faite en vue de diminuer son stock.

L. M. PERREAULT 225, RUE ST-LAURENT

LE PALAIS D'ARGENT

33 RUE ST-LAURENT

Cadeaux de Noces

— ET —

d'Anniversaires de Naissance

Un fait qui n'est pas encore grandement reconnu, c'est qu'on trouve au PALAIS D'ARGENT, 33 RUE ST-LAURENT (à quelques portes au-dessus de la rue Craig, un

Assortiment d'Argenteries

aussi riche et varié qu'en puisse offrir n'importe quelle grande maison de cette ville.

Ayant l'avantage d'une location réduite, comparativement aux autres maisons des rues Notre-Dame et St-Jacques, faisant le même commerce, les propriétaires du

PALAIS D'ARGENT

sont en état d'offrir leurs marchandises à des prix véritablement bas, et invitent cordialement et respectueusement le public à faire une visite à leur stock.

Voyez leurs vitrines, pour les derniers dessins dans les argenteries et articles plaqués.

GASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.

HENRY SCHMITH,

168, RUE SAINT-DENIS

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, Journal illustré publié à New York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$1.50 ; six mois, \$2 ; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

LA SEULE PLACE

Ou tout le monde veut aller maintenant, c'est chez

M. A. RACICOT

NO 220, RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL

Etant toujours sûr de pouvoir acheter à des Remèdes Sauvages Patentés, lesquels guérissent, sans craindre aucun danger, toutes les maladies indistinctement, tels que : Dyspepsie, Bronchites, Maladies du Foie, Jaunisse, Constipation, Mal de tête, Névralgie, Diarrhée, Choléra de toutes sortes guéris en moins de trois heures ; Rhumatismes, Plaies, Ulcères, Mal de matrice (beau-mal), Maladies secrètes, Boutons, Démangeaisons, Rifie, etc. Dites-le à tous vos parents, voisins et amis et tous seront satisfaits.

N. B.—Vous trouverez également les remèdes de M. A. Racicot à Sorel, chez madame Jos. St. Jacques, fils, ou chez M. George St. Jacques, 30, rue Cascades, St. Hyacinthe, P. Q., dans le bloc des Dîles Larivière.

REMEDE DE LEDUC



PATENTÉ LE

6 JUILLET 1886.

Guérit la diphtérie, grippe, bronchite, asthme, rougeole, fièvre scarlatine noire, maladie du foie, consumption et inflammation de poumons et du foie.

Preuves, par affidavits assermentés des guérisons opérées par le remède de Leduc pour la coqueluche, nous citerons les noms ci-dessous mentionnés :

Pour la coqueluche, bronchite, toux, consumption et inflammation de poumons. Ed. Mousseau, A. Rochou, J. P. Fortin, E. L. Deslauriers, Célestin Laurin, Joseph Séguin, Charles Fortin, Téléphore Bonnin, François Mailloux. Assermentés en présence de J. A. Champagne, J. P. Hull, 13 Juillet, 1883.

Pour un cas de coqueluche suffoquant, avec effusion de sang par les yeux et les oreilles : N. Dalpé. Assermenté en présence de J. A. Champagne, J. P. Hull, 9 Juillet, 1883.

Pour la consumption galopante, à la 1re période : Louis Vaillancourt. Assermenté en présence de J. A. Champagne, J. P. Hull, 9 Juillet, 1883.

Pour la fièvre scarlatine noire angineuse : E. Legault dit Deslauriers. Assermenté en présence de J. A. Champagne J. P. Hull, 13 Juillet, 1883.

Pour l'inflammation de poumons et d'intestins : Célestin Laurin. Assermenté en présence de J. A. Champagne, J. P. Hull, 13 Juillet, 1883.

Pour la diphtérie, deux enfants condamnés : Alexis Daoust, menuisier. Assermenté en présence de N. Tétrault J. P. Hull, 8 Juin 1886.

Certificats : Pour toux opiniâtre très-grave, chez deux enfants, R. C. Auld, 78 rue Fort, Montréal, 8 Mai, 1886.

Pour bronchite et dyspepsie sur lui-même et deux de ses enfants ; et, plusieurs autres personnes guéries avec le même remède, par lui vendu : Alf. Bonnin, épiciier, No. 2 marché St-Laurent, Montréal, 23 Juin, 1886.

Pour l'asthme : François Dagenais, 324, rue St-Hyppolite. Signé en présence de : Cyrille Lortie, ferblantier ; Antoine Daoust, boucher ; Joseph Laurin, marchand de bois ; Maurice Daoust, boucher ; Montréal, 3 Novembre, 1886.

Pour l'asthme : Zotique Sancier, 983 rue St-Laurent, Montréal. Signé en présence de Thomas Berry et Ed. Nap. Nairne Blackburn Montréal, 27 Octobre, 1886.

Et, autres remèdes pour la purification du sang, névralgie, mal de tête, beau-mal, érysipèle, choléra avec vomissement, les maladies nerveuses, les darts vives, épilepsie et herbe à la puce.

Ainsi que, la tisane de racinages récemment découverte, pour la guérison de l'hydropisie, le tranchement d'urine, le rhumatisme inflammatoire et la jaunisse.

Preuves de son efficacité : Mde Alf. Meloche, Melle. Délima Bonnin, 171 rue Elizabeth et, Mr. Tibodeau, bijoutier, 13 rue Jean.

Ces remèdes sont en vente au No. 634, rue St-Laurent, Montréal.

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef : M. Edouard Charton. Bureaux : 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1886 : Paris, 20 francs, départements, 25 fr., Union postale, 25 fr.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Depuis quelque temps, nos lecteurs deviennent les charades et jeux de mots proposés avec une telle habileté, que nous sommes heureux de mettre un peu nos aimables (Édipes dans l'embarras en leur proposant l'énigme suivante ;

No 238.—ENIGME



No 239.—CHARADE

Qui dans l'adversité ne s'arme de l'Entier
Peut, s'il cède au Second, se trancher mon
Premier.

SOLUTION :

No 237.—Le mot est : Souhait.

ONT DEVINÉ :

Mlle F. Grandpré, St-Henri ; E. Lupien, Sorel ; Arthur Lapointe, Alaric Renaud, Mlle C. Delagrave, Lucy Nesbitt, Québec ; Mlle Flore Gélinas, Yamachiche ; Willie Baker, Beauharnois ; Georgette et Hermance, L. U. Renaud, Montréal.

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

61, RUE ST-GABRIEL,

Entre les rues Notre-Dame et St-Jacques

MONTREAL

LESAGE & AMIOT,

Ingenieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,
SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

Livres étrennes ! Livres d'étrennes !

ON TROUVERA A LA LIBRAIRIE

C. O. BEAUCHEMIN ET FILS,

256 ET 258, ST-PAUL

Un grand choix d'ouvrages reliés avec luxe pour Cadeaux et Etrennes.

Ouvrages religieux, et littéraires. Très belles éditions d'ouvrages Canadiens. Livres de Pières et de Piété ; Albums d'images pour les enfants etc., etc.

Cartes de fantaisie, avec devises en français, nouvelles et inédites. Cartes unies, françaises et sachets. Cartes de visites, tous les genres. Cartes à jouer. Albums de photographies et autographes, le plus riche assortiment. Articles de fantaisie, etc.

Un catalogue détaillé des cartes de fantaisie, cartes de visite, cartes à jouer, sera adressé sur demande. Le catalogue de littérature est en préparation, on est prié d'en faire aussi la demande.

MEUBLES
En Vieux Chêne.

MEUBLES DE TOUS GENRES.

Sets de Salons, de Chambres, &c.

GRANDE VARIETE

ET A DES PRIX REDUITS.

Une visite à nos immenses entrepôts convaincra l'acheteur des avantages que nous offrons au public.

W. KING & CIE,

652, RUE CRAIG, Montréal

Réduction générale sur toutes nos Marchandises

Tous nos Tweeds, Draps, Etoffes à Robes, Tapis, Prélarts, etc., etc. vendus à sacrifices pour la dissolution au mois de janvier

—AU—

SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,

Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

6118

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

ETABLIE EN 1870



Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS.
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc.,

HENRI JONAS & CIE.,

10 - RUE DE BRESOLES - 10

(BATTISSES DES SŒURS)

MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT - LAURENT - 18

MONTREAL

FUMEZ LE CIGARE

DOCTOR.

R. COURTEAU & CIE.,

210 - RUE CRAIG - 210

MONTREAL

MAGASIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.

PULL OVER faits sur commandes à 21 heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT,
Gérant.

A. BYARELLE,

41, Cote St-Lambert, Montréal

TOUTES SORTES DE

CHAUSSURES

Pour hommes, femmes et enfants, faites sur commande et réparées avec soin et promptitude.

CREMERIE

M. Giard a l'honneur de solliciter le patronage du public, pour son commerce, et rappelle à ses nombreux clients de sa crèmerie de Saint-Antoine de Richelieu qu'il est encore prêt à recevoir toute commande qu'on voudra bien lui confier.

Beurre des crèmeries et des cultivateurs, fromage à la crème, œufs frais, reçus tous les jours, pois et fèves.

J. A. GIARD,

26, RUE BONSEIGOURS, MONTREAL

VICTOR ROY

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

POESIE

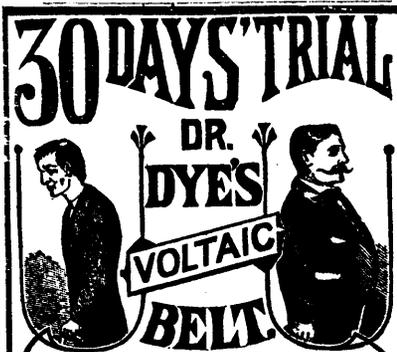
Au jour de l'an les villages et les villes Tressaillent d'allégresse et de bonheur. Partout les jeunes gens et les jeunes filles S'échangent leurs souhaits avec ardeur, Souhaits accompagnés d'une caresse Le vieillard lui-même, près du tombeau, Bénit la Providence et avec ivresse Salut ce jour comme le plus beau. C'est bien légitime, et non sans raison, Mais il serait pas juste peut-être, D'oublier que M.M. Massicotte & Frère Vendent l'eau minérale St-Léon Au numéro 217, rue Ste-Elizabeth.

Nous attirons spécialement l'attention du public sur la

PHARMACIE EDMOND LEONARD,

et nous avouons que nous ne saurions trop la recommander, surtout aux familles dont les besoins multiples nécessitent des prix bas. Cette pharmacie possède un assortiment des plus variés d'objets pharmaceutiques, et ses articles de toilette, tels que brosses, peignes, savons, parfums, poudre et eau dentifrices, etc, sont à la portée de toutes les bourses. Une visite d'ailleurs au

No 1615, RUE NOTRE-DAME, convaincra l'acheteur des avantages qu'on y trouve.



30 DAYS TRIAL
DR. DYES' VOLTAIC BELT
BEFORE - AND - AFTER
Electric Appliances are sent on 30 Days' Trial. TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, WHO are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration of HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. The greatest discovery of the Nineteenth Century. Send once for Illustrated Pamphlet free. Address VOLTAIC BELT CO., MARSHALL, MICH.

LABBÉE & CIE,
MARCHANDS DE

Ferronneries, Peintures, Huiles, Vernis, Vaisselles, Verreries,

USTENSILES DE CU. SINE, Etc.

No 587, RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

ROBES ET MANTEAUX

Mlle C Lemieux, ci-devant du Grand Syndicat, désire informer sa nombreuse clientèle, et le public, qu'elle se chargera de la confection de manteaux et de robes à la plus grande satisfaction et à des prix relativement bas. Confection supérieure, coupe de haut goût.

Mlle C. LEMIEUX

818, rue Sainte-Catherine, Montréal

VETEMENTS D'AUTOMNE !

Nous voulons rappeler à nos clients et amis, que le temps froid va bientôt se faire sentir, et qu'il est nécessaire d'être préparés au changement. Evitez la presse en donnant de bonne heure vos vêtements à laver ou à teindre. Toutes étoffes légères ou fanées paraissent chaudes et confortables lorsqu'elles sont teintées en une bonne couleur foncée. Effets en tous genres pour messieurs et dames faits à la plus grande satisfaction. Médaille d'or pour la teinture

British American Dyeing Company,

Bureaux : 221, rue McGill ; 2435, rue Notre-Damé ; 693, rue Ste-Catherine.

Chester's Cure !

Pour la Toux
L'Asthme Rhumes
Bronchites Catarrhe
Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,

461, rue Lagarachelière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
" petite boîte..... 50

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Howell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 80, Montréal.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 8 janvier 1887

JEAN-JEUDI

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)

MME Amadis, s'accusant *in petto* d'avoir contribué beaucoup au malheur d'Esther par ses imprudences romanesques, se jura de racheter ses torts à force de tendresse quasi maternelle. Hâtons-nous d'ajouter qu'elle se tint parole, et que cette tendresse ne se démentit jamais.

Pendant deux ans le duc servit à la veuve une pension beaucoup plus que suffisante pour subvenir aux besoins d'Esther. Pendant deux ans des médecins spécialistes célèbres furent appelés à maintes reprises auprès de la jeune malade et cherchèrent les moyens de lui rendre la raison, mais, tout en multipliant leurs tentatives, ils se déclarèrent impuissants.

Le temps seul, ajoutaient-ils, amènerait peut être le résultat que la science ne pouvait obtenir...

Le duc n'osait plus espérer quand il fut tué en duel par le capitaine Corticelli.

Cette mort causa un profond chagrin à Mme Amadis, qui pleurait en Sigismond le mari de la pauvre folle.

Quant à la grosse pension qui se trouvait supprimée, nous affirmons qu'elle n'y pensait même pas, l'ayant acceptée seulement par déférence pour M. de la Tour-Vaudieu.

Elle possédait d'ailleurs, nous l'avons déjà dit, une fortune personnelle considérable.

L'assassinat du médecin de Brunoy et la disparition de l'enfant d'Esther, succédant à la mort du duc, la terrifièrent.

Elle crut entrevoir en ces catastrophes successives le résultat d'un monstrueux complot; mais elle ne savait rien de positif; elle n'avait aucune qualité pour intervenir; elle aimait enfin sa tranquillité par-dessus toutes choses.

Bref, elle ne fit part de ses suppositions à personne.

Pendant quatorze ans Mme Amadis habita, l'hiver, la maison de la rue Saint-Louis.

Elle passait la belle saison dans une jolie propriété acquise par elle aux environs d'Orléans, afin d'y conduire Esther à qui la campagne faisait du bien.

Depuis dix ans elle avait abandonné la rue Saint-Louis pour le quartier de la place Royale, et la sinistre histoire du médecin de Brunoy n'existait plus dans son esprit qu'à l'état légendaire.

Au moment où nous la retrouvons elle était revenue à Paris depuis un mois, mais, profitant des derniers beaux jours de l'automne, elle allait chaque après-midi s'asseoir avec Esther sous les arbres jaunissants de la place Royale.

Là, elle prenait plaisir à voir s'ébattre autour d'elle les bébés roses et blancs; à leur intention elle remplissait ses poches de bonbons et de friandises qu'Esther leur présentait d'une main distraite avec un pâle sourire.

Parfois la folle semblait s'animer, et pendant

quelques secondes ses yeux rayonnaient de tendresse en se fixant sur les petites créatures brunes et blondes qui venaient l'embrasser et grimpaient sur ses genoux.

On eût dit alors qu'elle se souvenait de son fils et qu'elle croyait le retrouver parmi ces enfants.

En d'autres moments son front pur s'assombrissait tout à coup à la vue des ébats de la joyeuse bande.

Des larmes se suspendaient aux pointes de ses longs cils et roulaient sur ses joues sans qu'elle songeât à les essuyer.

Mais c'étaient là des lueurs essentiellement fugitives.

Au bout d'un instant la pauvre Esther se replongeait dans sa morne insensibilité de statue.

Après avoir respiré le grand air pendant une heure, les deux femmes regagnaient leur logis.

Mme Amadis, fidèle à son ancienne passion, dévorait un nombre incommensurable de romans, et les plus vieux lui semblaient les meilleurs.

Esther prenait machinalement un ouvrage de

bagages dans un fiacre et vint prendre possession de son chez lui.

Il se coucha et s'endormit presque tout de suite, mais son sommeil fut plus d'une fois troublé par les préoccupations dont nous connaissons la nature et que l'allusion faite à l'assassinat du médecin de Brunoy avait ravivées.

Au point du jour il mit en bon ordre son mobilier, sortit ses vêtements des malles qui les renfermaient, les étendit soigneusement pour leur faire perdre les mauvais plis, et ensuite rangea dans son secrétaire les nombreux papiers qui se trouvaient en liasses au fond de sa valise: correspondance, papiers de famille, dessins de mécanique, notes prises à divers époques, etc. etc.

Tout cela soigneusement casé, René Moulin inventoria les papiers que renfermait son portefeuille et pour lesquels il avait réservé un tiroir spécial.

Il y plaça son passeport, quelques notes et des factures acquittées.

Puis, d'une dernière poche de ce portefeuille il sortit un carré de papier, pas plus grand qu'une demi-feuille de papier à lettre et fripé, fendillé, comme s'il avait été froissé entre les doigts et roulé en forme de boulette.

—Ceci, murmura-t-il, c'est sacré!... C'est la réhabilitation de Paul Leroyer... C'est l'honneur rendu aux honnêtes gens qui portent son nom injustement flétri! !

XLI

Tout en disant ce qui précède, René Moulin avait déplié le papier sur lequel apparaissaient quelques lignes d'une écriture fine, serrée, toute féminine, zébrée de nombreuses ratures.

—Certes, continua-t-il en étudiant ces lignes qu'il savait presque par cœur, je ne me trompe pas! Là est bien la preuve décisive de l'innocence de Paul Leroyer... Ces phrases se rapportent au crime commis il y a vingt ans, cela est clair, cela saute aux yeux... Il est donc matériellement impossible que celle qui les a écrites n'ait pas été l'instigatrice ou la complice de ce crime.

Et il lut à demi voix :

Mon cher Georges,

Vous allez être très surpris sans doute, et peut-être médiocrement enchanté d'apprendre, après vingt ans, que je ne suis pas morte... malgré votre abandon.

J'arriverai prochainement à Paris et je compte vous y voir... Avez-vous oublié le pacte qui nous lie?

Je n'en crois rien, mais tout est possible... Si vous aviez par hasard la mémoire infidèle, il me suffirait, pour remettre le passé sous vos yeux, de ces quelques mots : PLACE DE LA CONCORDE, PONT-TOURNANT, PONT-NEUILLY, NUIT DU 24 SEPTEMBRE 1837.

Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, d'évoquer de tels souvenirs, et Claudia sera reçue par vous comme une vieille amie?...

René Moulin murmura, en repliant soigneusement le précieux papier:

—Evidemment ceci se rapporte au crime du pont de Neuilly... C'est à l'assassinat du docteur Leroyer que cette Claudia fait allusion... Elle était la complice de ce Georges auquel elle écrit... Pourquoi ont-ils tué ce malheureux vieillard? Il y a là un mystère que j'éclaircirai... Cette lettre n'est qu'un brouillon, mais la vérité s'en dégage... Claudia dit qu'elle vient à Paris... Elle y doit être en ce moment, et je consacrerai toutes mes heures à la chercher, aussitôt que j'aurai revu la veuve de Paul Leroyer...

Après un silence il reprit :

—Comment cette femme, sans doute habile, a-t-elle commis une imprudence à peine vraisem-



Le jeune homme prit la main de Berthe et la pressa doucement entre les siennes.—(Page 41 col

tapisserie et faisait glisser son aiguille entre les mailles du canevas, mais d'une façon si inconsciente qu'elle n'accordait même pas les nuances.

De nouveaux coups de tonnerre devaient-ils gronder encore dans cette existence éteinte? L'ingénuité de celle qui était bien véritablement duchesse de la Tour-Vaudieu devait-elle se raviver un jour?

L'avenir nous l'apprendra.

Tandis que les deux femmes s'asseyaient sur un banc de la place Royale, René Moulin menait à bien ses emplettes de toute nature et faisait porter ses nombreux achats au logement qu'il venait de louer.

Tout alla si vite qu'il lui fut possible de s'installer le soir même, au lieu de remettre au lendemain et, après avoir dîné au restaurant du *Plat d'Étain* et payé sa note à l'hôtel, il chargea ses petits

blable en écrivant ces lignes qui l'accusent ? Comment a-t-elle perdu ce brouillon dans une chambre d'hôtel où je devais le trouver ?... Dieu avait décidé sans doute qu'un acte d'incompréhensible folie ferait, au bout de vingt années, jaillir la lumière au milieu des ténèbres !... Pourquoi d'ailleurs être surpris ? Tôt ou tard un moment arrive où les criminels endurcis sont frappés d'aveuglement et se livrent eux-mêmes !

René Moulin remit le papier dans la case de son portefeuille, qu'il replaça lui-même ensuite dans un tiroir du secrétaire.

Il importe d'expliquer à nos lecteurs l'imprudence de Claudia, imprudence que le mécanicien trouvait étrange à bon droit, et invraisemblable.

L'ex-Claudia Varni, avant de venir à Paris chercher un hôtel et préparer une installation confortable, s'était occupée de la liquidation des affaires fort embrouillées de feu son mari.

Elle avait trouvé pour l'usine, pour le logis et le mobilier, un acheteur qui s'était mis aussitôt en possession.

En conséquence la mère et la fille, ne conservant pas de domestiques, avaient dû pour quelques jours se loger dans un hôtel garni voisin de la Tamise.

Olivia, pendant le voyage de sa mère à Paris, ne quitta point cet hôtel où les plus grands égards l'entouraient.

Lorsque Claudia revint après avoir trouvé ce qu'elle allait chercher, elle profita des derniers moments de son séjour à Londres pour expédier les nombreux bagages qu'elle dirigeait vers Paris, et pour dresser ses plans de bataille.

Nous savons déjà qu'elle ne tentait rien d'important sans avoir combiné ses moyens d'action d'une manière minutieuse et savante.

Or, le matin même du jour où elle devait s'embarquer pour la France avec sa fille, elle avait résolu d'écrire à Georges de la Tour-Vaudieu afin de le prévenir de sa prochaine arrivée à Paris.

Chacune des expressions d'une semblable lettre, on le comprend, devait être pesée.

Claudia rédigea donc, avec force ratures, le brouillon de la lettre que René Moulin venait de lire.

Elle allait copier ce brouillon en y changeant encore quelques mots, lorsqu'une soudaine évolution se fit dans son esprit.

Brusquement elle changeait d'avis.

— Pourquoi écrire ? se demanda-t-elle. Sans compter qu'un tel billet est fort compromettant, il ne peut que me nuire en mettant le duc sur ses gardes... Mieux vaut le prendre à l'improviste et profiter avec adresse de son trouble et de son désarroi... Je vais brûler ce projet de lettre...

Claudia se disposait à allumer une bougie pour anéantir le brouillon, lorsque sa fille entra vivement.

— Mère chérie, dit l'enfant blonde, l'acquéreur de notre maison est là et voudrait te parler, et puis voici les commissionnaires qui viennent enlever les bagages pour les porter au paquebot.

Mistress Dick Thorn, au lieu de brûler le papier comme elle en avait l'intention, le fripa avec impatience, le roula entre la paume de ses mains et le glissa dans la poche de sa robe.

Elle rejoignit ensuite l'industriel qui la demandait, et donna ses ordres relativement aux bagages. L'embarquement devait avoir lieu une heure après.

L'acquéreur de l'usine venait demander à la belle veuve une signature oubliée, et s'entretint pendant quelques instants avec elle.

Le temps passait.

Olivia prévint sa mère qu'il fallait quitter l'hôtel sans retard si l'on ne voulait pas manquer le paquebot.

Claudia mit rapidement un chapeau, une pelisse et, ne pensant plus au brouillon, tira son mouchoir de poche.

La boule de papier tombant sur le parquet roula jusqu'à la cheminée, où elle disparut à demi dans les cendres froides.

Dix minutes plus tard la mère et la fille étaient à bord du paquebot qui se dirigeait à toute vapeur vers l'embouchure de la Tamise.

En pleine mer Claudia se souvint.

Elle chercha son brouillon pour le déchirer et jeter aux vagues ses parcelles et s'aperçut seulement qu'elle ne l'avait plus.

Tout d'abord cette perte l'inquiéta et la rendit soucieuse.

Mais elle se rassura peu à peu en songeant que si quelqu'un trouvait et déplaçait le papier, chose d'ailleurs fort peu probable, les phrases mystérieuses de l'écrit non signé resteraient forcément pour le lecteur des hiéroglyphes incompréhensibles.

Au bout de moins d'une heure elle n'y pensait plus.

Or, à peine mistress Dick Thorn et sa fille avaient-elles quitté l'hôtel, qu'un voyageur, un Français, arrivant de Southampton après le départ du paquebot qui devait le rapatrier, venait demander une chambre.

Il ne restait qu'un appartement disponible, celui que Claudia et Olivia venaient d'abandonner et qui se composait de pièces indépendantes qu'on réunissait au besoin.

Ce voyageur était René Moulin.

On l'installa dans la chambre où mistress Dick Thorn venait d'écrire.

C'est là que, cherchant un fragment de papier pour allumer son cigare, il ramassa et défripa le brouillon roulé en forme de boule.

Les mots français frappèrent machinalement ses yeux et attirèrent son attention.

Il lut une première fois, puis une seconde, et il poussa un cri de stupeur.

Il croyait comprendre, et la réflexion lui prouva qu'il comprenait en effet.

Nous savons le reste.

Revenons à la place Royale.

Lorsque René Moulin eut fini de classer ses papiers dans son secrétaire, il ouvrit une sacoche de maroquin noir qu'il portait en bandoulière sous son paletot, et il en tira une liasse mince de billets de banque et quelques rouleaux d'or.

Il plaça les rouleaux d'or sur une tablette du secrétaire, empaqueta les billets de banque et les mit dans sa poche en se disant :

— Ce serait absurde de garder cela ici ? On ne sait pas ce qui peut arriver... Les trois mille et quelques cents francs que j'ai là en or suffiront pour vivre au moins un an, si je n'en mets pas au travail, et je vais m'occuper de trouver pour le reste un placement solide... Mon Dieu, oui ! je serai rentier tout comme un autre... On dit que c'est un bon état... ajouta-t-il en riant.

Il fit sa toilette en un tour de main, introduisit l'une des clefs de son logement dans un anneau brisé qui contenait déjà ses clefs de malle, sortit, déjeuna sagement d'une tasse de café au lait et d'un petit pain, se rendit ensuite chez un agent de change et donna l'ordre de lui acheter du cinq pour cent avec les quarante mille francs qui composaient à peu de chose près toute sa fortune.

Quittons René Moulin que nous retrouverons bientôt, et disons ce qui se passait rue Notre-Dame des Champs dans la modeste demeure d'Angèle Leroyer, la veuve du supplicié.

Étienne Loriot s'était trompé en croyant qu'Abel ne verrait pas se lever le soleil le lendemain.

La nuit du samedi avait été calme.

Le dimanche matin, Étienne s'étonna presque de l'effet produit, qui dépassait de beaucoup ses espérances, mais il ne s'illusionna pas sur l'avenir.

— J'ai retardé le moment fatal... se dit-il. J'ai mis quelques gouttes d'huile dans la lampe épuisée... Hélas ! ce n'est qu'une trêve... et cette trêve sera courte...

Il n'en prescrivit pas moins une autre potion, plus énergique et plus stimulante que la première.

La journée se passa sans accident, mais l'état du malade empira dans la soirée et la nuit fut épouvantable.

Abel sentait la vie se retirer de lui et il se raidissait, non contre la douleur mais contre la mort, non pour lui, mais pour sa mère et sa sœur qu'il allait terrifier et anéantir le spectacle de son agonie.

Si près de l'heure suprême, l'héroïque enfant ne songeait qu'à celles qu'il aimait et qu'il allait quitter...

XLII

Dans la matinée du lundi, Abel fit signe à Mme Leroyer de se pencher vers lui et dit tout bas à son oreille :

— Tu sais, mère chérie, ça ne fait pas mourir, et ça console... Tu m'as élevé dans ta foi... je suis

croyant... Un jour tu regretterais amèrement de m'avoir vu finir comme un païen... Je voudrais un prêtre...

Angèle inclina la tête en signe d'adhésion et dévora ses larmes.

Le prêtre vint.

Après avoir causé pendant une demi-heure avec le moribond, il s'éloigna en murmurant :

— C'est l'âme d'un ange qui va monter au ciel !... Vers midi arriva Étienne Loriot.

Son premier regard lui prouva que rien désormais ne pouvait prolonger la vie d'Abel.

Il écrivit cependant une nouvelle ordonnance afin d'abuser encore Mme Leroyer sur l'imminence du dénouement, mais prenant Berthe à part, il lui dit :

— Si vous avez besoin de la présence d'un ami dans une circonstance douloureuse, qui peut être prochaine, faites-moi prévenir à l'instant, mademoiselle, je vous en supplie.

La jeune fille comprit.

Elle ne répondit qu'en serrant avec une profonde émotion les mains d'Étienne, et des larmes silencieuses inondèrent son visage.

Étienne souffrait profondément en voyant ainsi pleurer la chère créature qu'il aimait de toute son âme. Sa propre impuissance le désespérait. Il aurait donné la moitié de sa vie pour sauver Abel et pour qu'un sourire pût renaître sur les lèvres pâlies de Berthe. Il plaignait de toute son âme cette pauvre famille si cruellement éprouvée...

Mme Leroyer cachait de son mieux les amertumes de son âme. Les blessures de son cœur brisé saignaient toutes à la fois, mais la rigide volonté de cette mère de douleur mettait un masque sur son visage.

Elle avait juré à Abel d'être assez forte en face du malheur pour pouvoir agir seule et pour cacher à Berthe le terrible secret.

Angèle se souvenait et tenait son serment.

Vers le soir, à mesure que les ténèbres remplaçaient le jour, les dernières forces du moribond disparaurent...

Ses yeux se voilèrent... Il ne vit plus sa mère et sa sœur que comme à travers un brouillard qui s'épaississait rapidement.

Une sueur froide mouilla son corps.

La mort venait et il la sentait venir.

Angèle et Berthe, penchées sur le chevet de cette couche d'agonie, assistaient aux péripéties de la lutte horrible du mourant contre l'invisible ennemi qui frappait ses derniers coups.

Toutes deux mordaient leur mouchoir afin de refouler dans leur gorge les sanglots près de jaillir... Abel, par un suprême effort, étendit ses bras amaigris pour réunir dans une dernière étreinte les deux êtres bien-aimés qu'il entendait encore mais qu'il ne voyait plus...

Ses mains tremblantes se crispèrent autour des têtes inclinées sur lui. Il attrapa leur front sur ses lèvres... Il les effleura d'un baiser...

— Au revoir, mère adorée... balbutia-t-il d'une voix faible comme un souffle. Au revoir, sœur, chérie... Mère, souviens-toi... Père, me voici...

Sa tête retomba.

Ses bras s'abattirent, inertes, sur les draps blancs.

Il était mort...

Deux cris déchirants retentirent dans la chambre funèbre.

Mme Leroyer se jeta sur son fils qu'elle couvrit de baisers, comme pour le raviver, en prononçant des mots sans suite.

Berthe, tombée à deux genoux et le front appuyé à l'oreille du mort, pria et pleura à la fois.

Pendant une heure les deux femmes semblèrent folles.

Du dehors on entendait les gémissements. On comprit que le malheur prévu et inévitable venait de les frapper, et les cœurs les plus durs furent touchés de compassion à la pensée de cette mère et de cette sœur étouffant de désespoir auprès d'un cadavre.

— Mon fils... mon enfant... mon Abel... répétait Mme Leroyer.

— Mon pauvre frère... sanglotait Berthe.

Enfin les larmes épuisées par leur violence même firent trêve pour un instant ; un silence lugubre régna dans la chambre qu'une veilleuse seule éclairait...

La clarté pâle et vacillante de cette goutte de lumière mettait tantôt de grandes ombres, tantôt des lueurs indécises sur les traits à jamais immobiles que les femmes contemplaient avec une muette stupeur.

Soudain Mme Leroyer, réagissant énergiquement contre le chagrin qui l'écrasait, essuya ses yeux.

— Berthe, mon enfant, dit-elle, nous voici seules sur la terre... Il nous faut du courage, chère fille... il nous en faut beaucoup... Embrasse-moi...

La mère et la fille tombèrent dans les bras l'une de l'autre et se tinrent pendant quelques secondes étroitement enlacées.

Que de chose dans cet embrassement à côté d'un lit de mort!

Mme Leroyer, la première, dénoua l'étreinte.

— Mon enfant, poursuivit-elle d'une voix presque ferme, le docteur Etienne est un ami pour nous... un ami vrai... un ami sincère... Dans ces derniers temps il me semblait le frère d'Abel... Il faut qu'il sache que tout est fini... va le prévenir...

— Vous laisser seule ici, ma mère !... murmura Berthe effrayée.

— Pourquoi non ?... Je ne suis pas seule... Abel est encore là !... Va, chère fille... Je n'aurai pas peur... Prends une voiture et reviens vite... Tu rapporteras un ciègre...

Berthe, pleurant et perdant la tête à demi, se vêtit à la hâte, embrassa de nouveau sa mère, jeta un coup d'œil vers le lit et sortit en trébuchant et en étouffant ses larmes.

A peine avait-elle franchi le seuil, qu'Angèle marcha lentement jusqu'à la couche mortuaire.

— Abel, mon enfant bien-aimé, dit-elle d'une voix lente et grave, tu es allé rejoindre ton père sans avoir atteint le but de ta trop courte existence, sans avoir fait réhabiliter le nom du martyr... A moi seule incombe aujourd'hui cette tâche sainte que la mort ne t'a pas permis d'accomplir... J'irai jusqu'au bout, sans hésiter, mais réussirai-je ! Nous avons échoué quand nous cherchions ensemble... Que pourrai-je faire, maintenant que me voici seule, à moins que du haut du ciel tu ne sois, cher enfant, mon guide et mon soutien !...

Elle déposa un baiser sur le front de son fils, et crut sentir sous ses lèvres le froid du marbre.

Après l'effroyable secousse que venait d'éprouver la pauvre femme, elle ne devait son courage inattendu qu'au sentiment du devoir imposé par la mort, et à la surexcitation qui lui donnait la fièvre.

— Il faut profiter de l'absence de Berthe, murmura-t-elle, et chercher des papiers qui me sont nécessaires pour aller demain faire à la mairie les déclarations légales...

Elle prit au fond d'un meuble un coffret fermé. Elle l'ouvrit à l'aide d'une clef suspendue à son cou, en tira des papiers de famille, le referma et le remit à la place qu'il occupait auparavant ; puis, après avoir caché ces papiers sous le traversin de son lit, elle revint dans la chambre d'Abel, fouilla les tiroirs d'une commode, en sortit une chemise blanche et s'approchant de la couche funèbre, fit avec un héroïsme surhumain à son enfant bien-aimé la toilette que l'on fait aux morts.

Les larmes l'aveuglaient, des sanglots convulsifs secouaient sa poitrine à la briser ; elle n'en alla pas moins jusqu'au bout, et seulement après avoir terminé sa tâche maternelle elle tomba à genoux, ou plutôt s'abattit écrasée sous le poids de la douleur.

Berthe était descendue dans la rue comme une folle, ne répondant plus aux voisines qui sortaient sur son passage pour la questionner, et n'entendant même pas leurs questions.

Elle s'élança dans une voiture libre qui descendait vers la rue de Rennes, et cria au cocher :

— Rue Cuvier, numéro 10...

C'était là que demeurait le docteur Etienne Loriot.

Le cheval de fiacre marchait bon train, mais pas assez vite au gré de la pauvre mignonne allant annoncer au jeune médecin la mort d'Abel.

— Faites-moi prévenir... avait murmuré Etienne à son oreille.

— Va l'avertir que tout est fini... avait dit Angèle à son tour.

Berthe obéissante était partie, mais sans avoir nettement conscience de ce qu'elle allait faire.

Elle avait hâte d'arriver, hâte de revenir, voilà tout.

Enfin la voiture s'arrêta. Il était tout au plus neuf heures du soir.

La jeune fille descendit en donnant au cocher l'ordre de l'attendre.

Elle se dirigea vers la porte et sonna d'une main fiévreuse.

Berthe savait qu'Etienne demeurait au second étage ; aussitôt que le concierge eut tiré le cordon, elle s'élança dans l'escalier sans rien demander et, trouvant une porte en face d'elle, elle heurta de toutes ses forces.

Une servante parut aussitôt et s'apprêta à crier très fort qu'on n'agissait point de cette façon dans les maisons honnêtes.

La jeune fille ne lui en laissa pas le temps.

— Le docteur Loriot, dit-elle d'une voix tremblante, est-il chez lui ? Je veux le voir...

Etienne parut derrière la servante.

Il reconnut Berthe et courut à elle.

— Ah ! docteur... docteur... balbutia la sœur d'Abel.

Elle ne put en dire davantage.

Les sanglots lui coupaient la parole et les larmes la suffoquaient...

XLIII

Etienne s'empressa de conduire la jeune fille dans son cabinet de travail et la fit asseoir.

Berthe pleurait toujours et le docteur, profondément attendri, mêlait ses larmes aux siennes.

Cependant la nécessité de calmer la visiteuse s'imposait impérieusement, aussi le neveu de Pierre Loriot, devant que le malheur prévu était accompli et que Berthe lui en apportait la nouvelle, s'efforça de dominer son émotion et dit à la jeune fille :

— Je vous avais préparée de mon mieux, mademoiselle, à cette cruelle séparation... Je sais combien votre souffrance est profonde, je comprends toute votre douleur, mais je vous supplie d'être forte... et je vous demande à deux genoux de ne pas vous laisser abattre...

— Est-ce que c'est possible ?... balbutia Berthe.

— Il faut que ce soit possible, car il vous reste à remplir de grands devoirs... Songez à votre mère... Sa peine égale la vôtre, et le coup terrible qui la frappe en plein cœur compromet gravement sa santé déjà chancelante... il faut penser à elle avant tout... Il faut imposer silence à votre désespoir... Il faut paraître calme pour remonter par votre exemple le moral affecté de la pauvre femme... Vous comprenez cela, n'est-ce pas ?

— Certes, je le comprends, et je ferai tout pour vous obéir, répondit la jeune fille sur qui la voix d'Etienne exerçait une bienfaisante influence, mais ma mère est profondément atteinte... Je tremble pour sa vie...

— Ah ! répliqua vivement le médecin. Je veillerai sur elle avec une tendresse filiale... J'appellerai à mon aide toutes les ressources de la science, je consulterai pour elle les plus habiles, les plus illustres d'entre mes confrères... et j'espère vous la conserver...

— Que Dieu vous entende, cher docteur !...

— Peut-être n'auriez-vous pas dû quitter ce soir Mme Monestier... reprit Etienne.

— Vous m'aviez demandé de vous faire prévenir quand le malheur serait consommé... Et c'est ma mère qui m'a dit de venir vous trouver moi-même...

— Nous allons retourner ensemble auprès d'elle...

— Oui... hâtons-nous, je vous en prie...

— Mais d'abord, continua le jeune homme, permettez-moi de vous adresser quelques questions...

— Au sujet de mon pauvre frère ?...

— Au sujet de l'avenir...

Berthe frissonna.

Ce mot : *avenir*, ouvrait devant elle de tristes horizons.

La douleur avait un instant éloigné de son esprit les inquiétudes de toute nature qui l'assaillaient à la pensée de cet avenir si incertain, si difficile, pour sa mère et pour elle.

Ces inquiétudes revenaient maintenant en foule.

— Ecoutez-moi, mademoiselle, poursuivit le médecin, et répondez-moi franchement... sans hésita-

tion, sans réticences... comme on répond à un ami véritable et dévoué... et vous savez bien que je suis le vôtre...

— Je le sais, docteur... je n'en doute pas... s'écria Berthe avec entraînement, aussi j'ai toute confiance en vous.

Les paroles qui précèdent firent battre le cœur meurtri et saignant d'Etienne.

Le jeune homme prit la main de Berthe et la pressa doucement entre les siennes.

Puis il demanda :

— Le travail de votre frère, de notre cher Abel, constituait, n'est-ce pas, la meilleure partie des ressources de votre intérieur ?

Berthe devint pourpre.

Elle répondit cependant sans hésiter :

— Oui, docteur... Mon frère ne gagnait rien pour lui... Il apportait intégralement à ma mère sa paye de chaque quinzaine... Avec le peu que je gagnais à de petits travaux de couture et de broderie, cela nous suffisait pour vivre d'une façon bien simple et bien modeste, mais sans privations.

— Lorsqu'il est tombé malade, aviez-vous des économies ?...

— Quelques-unes, oui, docteur...

— Mais la maladie a duré longtemps... Ces économies doivent être épuisées... Elle le sont, n'est-il pas vrai ?...

Berthe rougit de nouveau. Sa physionomie mobile exprimait l'embarras et une sorte de pudeur craintive.

La pauvre mignonne savait bien cependant que la question d'Etienne était l'expression non d'une curiosité indiscreète, mais de la plus ardente sympathie.

Le jeune médecin ajouta d'une voix émue :

— Pardonnez-moi de vous interroger ainsi, et surtout ne vous en étonnez pas... Si vous saviez quel intérêt immense je ressens pour votre mère et pour vous... Si vous saviez combien je vous aime l'une et l'autre, vous comprendriez que cet intérêt, cette affection, me donnent le droit de m'occuper, presque dans leurs moindres détails, des choses qui concernent votre intérieur, votre vie, votre avenir... Je voudrais vous dire tout ce que j'éprouve, mais je ne sais pas trouver les mots qu'il faudrait pour cela... Les pensées qui débordent de mon cœur expient sur mes lèvres... Berthe, répondez-moi sincèrement... Songez que les privations tueraient votre mère dont les forces sont à bout... Donc, au nom de votre piété filiale, je vous conjure de ne me rien cacher ! La maladie d'Abel et les dépenses qu'entraînait cette maladie ont épuisé vos ressources, n'est-ce pas ?

Berthe balbutia :

— Eh bien ! oui, docteur... oui, c'est vrai, nous sommes très pauvres... Il ne reste à la maison que bien peu de chose, et je ne sais comment nous pourrions subvenir aux frais de la sépulture de mon frère...

La jeune fille pleurait en parlant ainsi et cachait son visage dans ses deux petites mains.

La douleur de cette enfant adorée brisait le cœur d'Etienne.

— Chère Berthe, dit-il d'une voix que l'émotion faisait trembler malgré lui, ne pleurez plus, je vous en prie, car vos larmes me causent un profond chagrin... Si je me suis permis de vous questionner, c'était pour acquérir la certitude que je ne me trompais pas... Je devinais les difficultés de votre position et je songeais à les aplanir... Ne voyez plus en moi un médecin, et voyez plus qu'un ami... A partir d'aujourd'hui je veux être un frère pour vous... un fils pour votre mère... Ah ! si j'osais...

Etienne s'arrêta de nouveau.

Il sentait que son secret, à moitié dévoilé déjà dans un entretien précédent, allait lui échapper tout à fait, et il se tut.

Le moment n'était pas venu d'avouer à la jeune fille l'ardent amour qu'il ressentait pour elle.

D'ailleurs, à quoi bon parler ?

Berthe avait bien compris ce qu'il ne disait point et lui savait gré de son silence.

— Vous acceptez mon dévouement, n'est-ce pas ? poursuivit le médecin.

— Au nom de ma mère et au mien, oui, je l'accepte... répondit Berthe.

Pour la seconde fois Etienne éprouva au milieu de son chagrin une sensation d'ardente joie.

— Et maintenant, dit-il, ne perdons pas une mi-

nu te... allons retrouver votre mère et tâchons de lui éviter des démarches pénibles où s'userait ce qui lui reste d'énergie morale et de force physique... Je vous dois la vérité sur l'état de Mme Monestier. Les émotions lui sont funestes... elles abrègent sa vie... Celles que fatalement elle va subir jusqu'au moment où votre frère sera séparé de vous à jamais, m'inspirent une profonde épouvante... Elles peuvent la tuer...

Berthe pâlit en joignant les mains.

—Heureusement vous serez là, docteur, s'écria-t-elle, vous la sauverez!

—Je ferai tout ce qu'il sera possible de faire, et vous n'en doutez pas... Mais j'ai besoin de votre collaboration pour agir... Sans vous je ne puis rien...

—Que puis-je donc, moi? demanda la jeune fille étonnée.

—M'aider à écarter de votre mère non le chagrin, l'essayer seulement serait de la folie, mais les inquiétudes matérielles... Je désire cacher par exemple à Mme Monestier que vous êtes en ce moment tout près de la gêne... et que je n'y parviendrai pas sans vous... Comment faire?

—Ce sera facile... répondit Berthe. C'est moi depuis deux ans qui mène la maison, et Dieu sait que la tâche n'est pas lourde... Je m'occupe des soins à donner à notre pauvre petit ménage... j'écris les dépenses...

—Et votre mère ne contrôle jamais vos comptes?

—Jamais...

—Rien de plus simple, en ce cas, que la tromper... Commença le médecin.

—La tromper! interrompit Berthe avec une expression de révolte. Ah! docteur!!...

—Ne vous méprenez pas au sens de mes paroles, chère enfant, poursuivit le médecin, la tromperie dont je parle est la plus innocente, la plus légitime, et consistera tout bonnement à laisser croire à Mme Monestier qu'il reste un peu d'argent dans votre caisse vide... Je vais vous remettre mille francs d'abord... Vous vous en servirez pour vos dépenses les plus urgentes...

—Mille francs! répéta la jeune fille à qui ce chiffre paraissait énorme et qui jamais n'avait eu dans les mains à la fois le quart d'une pareille somme. C'est trop... c'est beaucoup trop... je ne puis accepter! Je suis laborieuse, grâce à Dieu... Je vais reprendre le travail interrompu par la maladie de mon pauvre Abel, et grâce à mon aiguille je ferai vivre ma mère...

—Quoi!... s'écria douloureusement Etienne, un refus!... Vous voulez donc me causer le plus poignant chagrin que je puisse ressentir?... Pour mériter ce chagrin, qu'ai-je fait?

—Vous êtes bon, monsieur Etienne... Vous nous aimez, je le sais... répondit l'enfant. Loin de moi la pensée de vous affliger en déclinant complètement votre offre généreuse... J'accepterai de votre amitié la somme qui nous permettra de rendre les derniers devoirs à mon frère, mais pour le reste, n'insistez pas... laissez-moi la dignité du travail... laissez-moi la joie de fournir seule par mes veilles au besoin de ma mère...

XLIX

—Votre travail, chère Berthe! reprit le médecin. Je sais trop bien, hélas! ce que sont payés les travaux de femmes!... C'est à peine si, en consacrant à un labeur ingrat vos jours entiers et la moitié de vos nuits, vous gagneriez la somme suffisante pour manger du pain, payer votre loyer et subvenir à votre entretien... au nom de votre mère, au nom de la sainte affection que j'ai pour vous, prenez les mille francs que je vous offre... S'il vous répugne de mentir à Mme Monestier, je vous donne ma parole d'honneur d'aller la trouver d'ici à peu de jours pour lui dire moi-même que je vous ai forcé la main, et que vous avez accepté malgré vous...

La voix passionnée du jeune homme allait droit au cœur de Berthe. En l'écoutant elle se sentait incapable de toute résistance et de toute volonté, d'ailleurs elle comprenait bien qu'il avait raison et qu'Angèle affaiblie, malade, aux prises avec la froide misère, irait bientôt rejoindre Abel.

Cette idée fit passer un frisson sur sa chair.

—J'accepte, docteur... balbutia-t-elle, et puisse Dieu vous rendre un jour ce que vous faites aujourd'hui pour ma mère et pour moi...

Etienne, heureux pour la troisième fois depuis le début d'un entretien si triste pourtant, ouvrit le

tiroir de son bureau, y prit un rouleau d'or et le tendit à la jeune fille.

—Tenez, chère enfant... dit-il.

—Merci... répliqua-t-elle avec simplicité.

—Et maintenant, partons...

Etienne descendit avec Berthe.

Cette dernière donna l'ordre au cocher de la conduire rue Notre-Dame-des-Champs, mais elle fit arrêter en route pour acheter un cerge, ainsi qu'Angèle le lui avait recommandé.

Un quart d'heure plus tard les deux jeunes gens arrivaient à la maison mortuaire.

Mme Leroyer pria toujours auprès de la couche où son enfant bien-aimé dormait son dernier sommeil.

Le visage de la veuve était calme, mais blanc comme un linge, et portait l'empreinte ineffaçable des souffrances qu'elle avait subies.

Elle se leva, se dirigea d'un pas chancelant vers le docteur et lui tendit la main.

En serrant cette main avec une compassion respectueuse Etienne la trouva glacée.

—Docteur, c'est fini!... dit Angèle d'une voix mouillée de larmes.

Que de choses lamentables dans ces mots: *C'est fini!* et dans l'accent avec lequel ils furent prononcés.

Etienne frissonna en les entendant. Il fut épouvanté de l'agonie morale de cette pauvre femme et du changement survenu en elle depuis quelques heures.

Il comprit qu'en parlant à Berthe des inquiétudes que l'état de sa mère lui inspirait, non seulement il n'avait rien exagéré, mais encore que la réalité laissait loin derrière elle ses prévisions funestes.

—Chère madame, dit-il, j'ai voulu venir pour vous éviter une trop longue veille... Vous êtes, sinon malade, du moins accablée de fatigue. Quelques heures de repos vous sont indispensables... Vous allez vous coucher... Mlle Berthe et moi nous passerons la nuit au chevet de notre cher Abel.

—Docteur, répondit Mme Leroyer avec le même calme étrange, vous faites preuve à notre égard d'un dévouement bien rare... J'en suis profondément reconnaissante, je vous en remercie de tout mon cœur, de toute mon âme, mais il me reste plus de force que vous ne le croyez. Ma place est là... près de ce lit mortuaire... Je ne prendrai de repos que lorsque mon enfant bien-aimé aura quitté pour toujours cette demeure où il a vécu...

—Que votre volonté s'accomplisse, madame! répliqua le jeune médecin. Vous me permettrez cependant de vous suppléer pour les démarches indispensables qu'il faudra faire dès le matin?...

—Quelles démarches?

Les déclarations légales à la mairie... le service à l'église... les pompes funèbres...

—Je me changerai de tout cela... dit Angèle avec fermeté... et je m'en chargerai seule.

—Mais vos forces n'y suffiront pas...

—Ma faiblesse n'est qu'apparente, je vous le répète...

—Ménagez-vous, je vous en supplie comme ami, et comme médecin je vous l'ordonne... Songez combien votre vie est précieuse pour ceux qui restent près de vous et qui vous aiment...

—Dieu est le maître de ma destinée, répondit la mère héroïque, qu'il dispose de moi... Je ferai mon devoir...

Après un silence, elle ajouta:

—N'allez pas croire au moins, docteur, que je repousse vos offres bienveillantes... je les accepte au contraire avec une gratitude infinie... Veillez donc auprès de nous, et venez-moi en aide relativement à certains détails dont il m'est difficile de m'occuper moi-même... Nous sommes trop pauvres et nous connaissons trop peu de monde pour envoyer des lettres de faire-part; je voudrais cependant que nos rares amis, les camarades de mon pauvre Abel et ses chefs d'atelier, qui l'aimaient tous et qui l'estimaient, puissent lui rendre les derniers honneurs en suivant son convoi... Écrivez quelques courtes lettres... Je vous en saurai un gré infini... Berthe vous donnera les noms et les adresses...

Etienne regardait et écoutait Angèle avec un étonnement mêlé d'une sorte de fraveur.

La suite au prochain numéro

X

X

N'oubliez pas

QUE LE

Fonds de banqueroute de Darling

CONSISTANT EN

Vaisselle, Porcelaines et Verreries

SE VEND CETTE SEMAINE

AU COIN DES

Rues St-Jacques et St-Pierre

X

X

Grande Exposition

Nous avons le plaisir d'annoncer l'ouverture pour cette semaine d'une

SALLE D'ÉTALAGE

D'Articles de Fantaisie,

CHEZ

Mme BRAZIER,

127, ST-LAURENT

Cette salle a été ouverte pour l'exposition convenable d'ouvrage de tous genres et d'objets de fantaisie, confectionnés et importés en vue des fêtes. Plusieurs caisses de marchandises de haut goût reçues de New-York et exposées à l'étalage spécial pour les fêtes.

Cartes de Noël et du jour de l'An

GRANDS SACRIFICES

DANS LES

CHAUSSURES

Chaussures de tous genres, haute nouveauté et communes, confection supérieure à des prix extraordinairement bas. Chaussures pour dames et enfants, une spécialité. Chaussures à ordre exécutées promptement par des mains habiles; prix défiant toute concurrence. Claques à 5 cents de bénéfice par paire.

CADEAUX DU JOUR DE L'AN!

Magnifiques slippers en velours à \$1

GRANDE SPÉCIALITÉ

Dans les chaussures pour hommes. Ouvrage en veau cousu à la main et de première classe pour \$2.50, à la maison

N. GAGNON,

808, rue Sainte-Catherine, Montréal

CADEAUX! CADEAUX!!

Avant de faire vos achats de présents de Noël et du Jour de l'An, n'oubliez pas de venir voir mes Traînes Sauvages, Traîneaux, Poupées, Gravures, Services de Table, etc., etc., le tout donné aux acheteurs de Thé et de Café. Présents donnés aux acheteurs d'une livre et plus.

GEORGE BRISTOL,

177, rue Saint-Laurent, Montréal